D

14787/A

AMUSEMENT
PHILOSOPHIQUE
SUR
LE LANGAGE
DES
BESTES.

55150

AMUSEMENT PHILOSOPHIQUE SUR LE LANGAGE DES BESTES.

Bougeant

A PARIS,

Chez { GISSEY, ruë de la Vieille Bouclerie.
BORDELET, ruë Saint Jacques.
GANEAU, ruë Saint Jacques.

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AMUSEMENT PHILOSOPHIQUE SUR LE LANGAGE DES BESTES.

A Mad.... C.

QUE vous êtes séduisante, Mad.... & que vous connoissez bien tout l'empire que vous avez sur moi ! Il ne m'est échappé qu'une fois de dire dans un de nos entretiens Philosophiques, que je croyois que les Bêtes parloient & s'enten-

doient fort bien entr'elles. Tout autre que vous auroit écouté ce propos comme un de ces discours que l'on hazarde sans preuve, & sans autre dessein que d'égayer la conversation. Mais vous me connoissez, dites-vous ; & quoique la proposition ait tout l'air d'une plaisanterie, il vous plaît d'assûrer que je ne l'ai point avancée au hazard : vous voulez que je la traite sérieusement, & que je vous rende compte des raisons qui m'ont persuadé. Je ne sçais si dans toute autre circonstance je pourrois me résoudre à vous obéïr, quelque envie que j'aye de vous plaire ; car vous sçavez que je n'ai guéres de loisir de me distraire par des dissertations amusantes. Heureusement me voici enfin à la Campagne. J'ai laissé à la Ville jusqu'au souvenir des oc-

cupations peu divertiſſantes dont vous me plaigniez quelquefois. Il me ſemble que je regne ici ſur toute la nature ; dans un rejour délicieux & un cercle d'amuſemens dont la varieté prévient le dégoût, & que je partage avec une ſocieté charmante. A ce ſeul trait vous devinerez aiſément que je ſuis à C..... Puiſque pour rendre les plaiſirs plus vifs, il faut, diſent les Maîtres de volupté, en interrompre la continuité par quelque occupation legere, que puis-je faire de mieux que de ſatisfaire vôtre curioſité ? L'amour propre, comme vous voyez, ſe retrouve par tout, & j'aurai moins de mérite que de plaiſir à vous obéïr. Mais nous ne comptons point enſemble, & pourvû que vous ſoyez contente de mon travail, je m'imagine que vous me

pardonnerez ſans peine d'y avoir cherché mon propre amuſement.

Vous me demandez donc ſi je crois ſérieuſement que les Bêtes parlent. Oüi, Mad..., je crois très-ſérieuſement que les Bêtes parlent & s'entendent entr'elles tout auſſi-bien que nous & quelquefois mieux. Vôtre curioſité n'eſt-elle pas ſatisfaite? Non, vous voulez ſçavoir quelles ſont mes raiſons. Ce ſecond point n'eſt pas ſi facile à réſoudre. Si j'étois avec vous en converſation familiere, je vous dirois que la raiſon qui me perſuade que les Bêtes parlent, c'eſt que M. de R. parle. Vous ne manqueriez pas d'ajoûter Mad. d'H. & cette bouffonnerie nous feroit peut-être rire; mais quand on écrit il faut reſpecter ſes Lecteurs. Je ne vous dirai pas non plus qu'autrefois le Serpent eut

avec Eve, une converſation ſuivie, & que l'Aneſſe de Balaam a parlé. Il ſeroit encore plus inutile de vous rapporter la fable des Chevaux d'Achille. Vous me répondriez que de ces événemens les uns ſont ſurnaturels, les autres fabuleux, qui par conſéquent ne prouvent rien dans l'ordre de la nature. Je vous entends. Cherchons donc dans la nature même les preuves de mon opinion. N'attendez cependant pas de moi des découvertes merveilleuſes. Vous ſerez peut-être toute étonnée de voir que vous croyez déja vous-même tout ce que je penſe ſur cela, & que je ne ferai que vous développer des idées & un ſentiment confus que vous n'avez pas aſſez aprofondi. Mais il faut établir quelques préliminaires & je crains que l'acceſ-

ſoire ne ſoit auſſi long que le principal ; ce qui eſt une faute capitale contre les regles d'une compoſition exacte. Mais qu'importe, pourvû que le tout vous amuſe ! Les Bêtes ont-elles de la connoiſſance ? Si elles connoiſſent, elles parlent. Mais comment parlent-elles ? Voilà les trois points de cette eſpéce de diſſertation.

I.

DE LA CONNOISSANCE DES BESTES.

LES Bêtes ont-elles de la connoiſſance ? Je ſuis perſuadé que ſur cette queſtion vous n'héſiterez ſeulement pas. Deſcartes aura beau vous dire que les Bêtes ſont des machines : qu'on peut expliquer toutes leurs

actions par les loix de la méchanique : qu'avant lui, & dès le temps de saint Augustin quelques Philosophes ont eû à peu près la même idée. Vous avez une chienne que vous aimez & dont vous croyez être aimée. Je défie tous les Cartésiens du monde de vous persuader que vôtre chienne n'est qu'une machine. Comprenez, je vous prie, le ridicule qui en résulteroit pour tout ce que nous sommes qui aimons des chevaux, des chiens, des oiseaux. Représentez-vous un homme qui aimeroit sa montre comme on aime un chien qui la caresseroit parce qu'il s'en croiroit aimé au point que quand elle marque midi & une heure, il se persuaderoit que c'est par un sentiment d'amitié pour lui, & avec connoissance de cau-

ſe qu'elle fait ces mouvemens. Voilà préciſément, ſi l'opinion de Deſcartes étoit vraie, qu'elle ſeroit la folie de tous ceux qui croyent que leurs chiens leur ſont attachés & les aiment avec connoiſſance & ce qu'on appelle ſentiment.

J'avoüe que ſi le ſyſtême de Deſcartes étoit appuyé ſur des preuves ſolides, cette conſéquence ne ſuffiroit pas pour le réfuter. Il faudroit plaindre les hommes d'être livrés à une illuſion ſi groſſiére; mais le vrai demeure toûjours vrai, quoiqu'en puiſſe ſouffrir notre amour propre. Heureuſement le ſentiment de ce Philoſophe n'eſt fondé que ſur de ſimples poſſibilités. Dieu, dit-il, a pû faire les Bêtes de ſimples machines. Il n'eſt pas impoſſible qu'il l'ait fait. Je puis expliquer toutes

leurs actions par les loix de la méchanique. Il y a même quelques-unes de ces actions qui semblent exclure tout autre principe. Donc j'ai lieu de croire que les Bêtes sont des machines. Raisonnement défectueux, comme vous voyez. Car du fait au possible la conséquence est certaine ; mais du possible au fait la conséquence est hazardée, incertaine & téméraire. C'est une pure supposition, un château de cartes dont on peut s'amuser, mais qui n'a rien de solide.

Je dis plus. Il y a quelque chose en nous qui se joint à la raison pour bannir de la societé l'opinion de Descartes. Ce n'est pas un simple préjugé, c'est une persuasion intime, un sentiment dont voici l'origine. Il n'est pas impossible que les hommes avec qui je vis, qui me parlent, qui me ré-

pondent, qui raiſonnent & qui agiſſent avec moi, ne ſoient que des machines. Car je ſçais que je penſe & que j'ai dans moi un principe qui penſe & qui connoît ; mais je ne ſçais pas de même ce qui ſe paſſe dans l'intérieur des autres hommes, & on ne peut refuſer à Dieu le pouvoir de faire des hommes qui n'en euſſent que l'apparence & tout le jeu, quoiqu'ils ne fuſſent dans le fond que de pures machines. Cependant malgré la vérité de ce principe, il me ſeroit abſolument impoſſible de me perſuader ſérieuſement, à moins que Dieu ne m'en fit une révélation expreſſe, que les hommes avec qui je vis ne ſont en effet que des machines faites pour me donner du ſecours ou de l'embarras, du plaiſir, ou du tourment. Pourquoi ?

c'eſt que quand je vois quelqu'un parler, raiſonner & agir comme moi, je ne ſçais quel ſentiment intime ſe joint au bon ſens & à la raiſon, pour me forcer de croire que l'homme que je vois a dans lui-meme un principe de connoiſſance & d'opérations tout ſemblable au mien. Or les Bêtes ſont, par raport à nous, dans le même cas. Je vois un chien accourir quand je l'apelle, me careſſer quand je le flatte, trembler & fuir quand je le menace, m'obéir quand je lui commande, & donner toutes les marques extérieures de divers ſentimens, de joye, de triſteſſe, de douleur, de crainte, de déſir, des paſſions, de l'amour & de la haine. Je conclus auſſi-tôt qu'un chien a dans lui-même un principe de connoiſſance & de ſentiment, quel-

qu'il ſoit. Quelqu'effort que je faſſe pour me perſuader que ce n'eſt qu'une machine, quand tous les Philoſophes de l'Univers entreprendroient de m'en convaincre, je me ſens entraîné par une perſuaſion intime, par je ne ſçais quelle force intérieure à croire le contraire; & c'eſt ce ſentiment qui s'oppoſera éternellement dans les hommes à l'opinon de Deſcartes. Auſſi eſt-il vrai-ſemblable que ce Philoſophe qui avoit un génie ſi ſuperieur, n'a adopté un ſyſtême ſi peu conforme à nos idées que comme un jeu d'eſprit, & dans la ſeule vûë de contredire les Peripatetiſciens, à qui il avoit déclaré la guerre, & dont en effet le ſentiment ſur la connoiſſance des Bêtes n'eſt pas ſoûtenable.

Ces Meſſieurs qui, ſuivant les principes obſcurs de leur Philo-

ſophie inintelligible, donnoient à des Corps une forme ſubſtantielle, materielle, diſtinguée de la matiere, & qui étoit dans eux le principe de toutes leurs opérations, n'avoient garde de refuſer aux Bêtes une ſemblable forme. Comme ils avoüoient d'ailleurs que les Bêtes ſentoient, connoiſſoient & agiſſoient avec connoiſſance & ſentiment, ils leur auroient volontiers donné une ame ſpirituelle comme à l'homme; mais les principes de la Religion Chrétienne ne le permettoient pas. En effet, ſi les Bêtes avoient une ame ſpirituelle leur ame ſeroit donc immortelle & libre; elles ſeroient capables de mériter ou de démériter, dignes de récompenſe ou de châtiment: il leur faudroit un Paradis & un Enfer: les Bêtes ſeroient donc

une eſpéce d'Hommes, ou les Hommes une eſpéce de Bêtes, toutes conſéquences inſoûtenables dans les principes de la Religion. Les Peripateticiens ainſi contraints de ſe borner à leur forme ſubſtantielle materielle, pour éviter un inconvénient, retomboient dans un autre, car ils étoient conſequemment forcés de dire que cette forme ſubſtantielle étoit dans les Bêtes le principe de leur connoiſſance & de leurs actions: ſentiment abſurde s'il en fut jamais dans les principes établis de la Philoſophie & de la Religion. Car nous ne connoiſſons dans la Philoſophie établie que deux ſubſtances: l'une penſante, ſentante, connoiſſante & raiſonnante, c'eſt l'eſprit. L'autre étenduë, diviſible, mobile,

occaſionner

mens & des connoiſſances par l'union de l'eſprit avec elle, mais abſolument incapable de ſentir elle-même & de connoître ; c'eſt la matiere. De là on apperçoit d'un coup d'œil toutes les contradictions qui ſuivent néceſſairement de l'opinion des Peripateticiens : une forme ſubſtantielle qui n'eſt ni eſprit, ni matiére : quelque choſe qui connoît & qui n'eſt point eſprit : une forme ſubſtantielle & materielle qui n'eſt point matiére, & enfin des ſentimens & des connoiſſances materielles ; principe extrêmement dangereux, dont les incrédules pourroient s'armer pour combattre la ſpiritualité de notre ame. N'eſt-il pas étonnant qu'une opinion ſi monſtrueuſe ait ſi longtems regné dans les Ecôles chrêtiennes ?

Quelques Philosophes ont prétendu la rectifier. Pourquoi, disent-ils, ne reconnoître dans l'univers que deux substances, l'esprit & la matière ? Dieu n'a-t'il pas pû créer une substance mitoyenne entre l'une & l'autre, inférieure à l'esprit & superieure à la matiere, incapable de raisonner, mais capable de sentir & de connoître ? En effet on seroit d'abord tenté de le croire, & vous peut-être toute la premiere ; mais ne vous y fiez pas, Mad. . . . . vous retomberiez tout à la fois dans l'incertitude du sentiment de Descartes & dans l'obscurité de l'opinion Peripateticienne. Car 1°. ce système n'est qu'une pure supposition sans preuve & sans fondement. 2°. Quelle idée peut-on se former d'une substance qui n'est ni esprit, ni matiére ?

Il

Il eſt évident que par rapport à nous qui ne connoiſſons que l'un ou l'autre, une ſubſtance mitoyenne eſt une chimére, un être de raiſon dont nous n'avons ni idée ni ſentiment. Eh ! Que ſçavons-nous ſi ce qui n'eſt, par rapport à nous, qu'une chimére, ne l'eſt point en effet en ſoi & dans la nature même ? S'il l'eſt en ſoi, Dieu n'a pas pû le créer, parce qu'il ne peut pas faire un être de raiſon. Or qui eſt ce qui nous éclaircira un doute ſi légitime ?

Un ancien Auteur dont les Ouvrages ſont recuëillis parmi ceux des Saints Peres, Firmien Lactance, s'expliquoit plus franchement. Il prétendoit que Dieu avoit donné l'uſage de la raiſon à tout ce qui reſpire ; mais aux Bêtes ſeulement pour conſerver leur vie, ſans aucun devoir de Reli-

gion, aux hommes pour acquerir l'immortalité & un bonheur éternel par la pratique d'un culte Religieux. Quelle idée ! Sans doute Firmien ne voyoit pas que ſuppoſer une ame raiſonnable & par conſéquent ſpirituelle ſans aucun devoir de Religion, c'étoit ſapper par les fondemens la loi naturelle & toute Religion, dégrader l'ame ſpirituelle, détruire l'immortalité qu'elle a de ſa nature, & nous rapprocher des Bêtes en voulant les rapprocher de nous.

Je ne fais, comme vous voyez, qu'effleurer les ſyſtémes, dans la crainte que j'ai de vous ennuyer par des raiſonnemens détaillés. Mais voilà pourtant tout ce que la Philoſophie nous aprend ſur la connoiſſance des Bêtes. Que l'eſprit humain eſt borné, direz-vous, que ſes lumiéres ſont cour-

tes, que ſes ténébres ſont profondes : Cela fait trembler. Nous ſçavons que nous exiſtons & que nous penſons. Nous voyons des faits : nous connoiſſons l'exiſtence de mille choſes ; mais dès qu'on nous demande le comment & le pourquoi, nous nous égarons dans de frivoles conjectures, dans de fauſſes ſuppoſitions, nous nous étourdiſſons de mille vains raiſonnemens, qui loin de nous éclairer ne ſervent communément qu'à étouffer le peu de lumiére que le ſens commun nous avoit donné. Nous ne nous comprenons pas nous-mêmes ; comment pourrions-nous comprendre la nature des Bêtes & de tout ce qui eſt hors de nous ?

Faites une choſe, croyez-moi, allez-vous-en aux Indes, à la Chine ou au Japon, & là vous

trouverez des Philoſophes Païens, Déïſtes ou Athées, qui raiſonneront ſinon avec plus de lumiéres, du moins avec plus de liberté. L'un vous dira que les Dieux ont créé diverſes eſpéces d'eſprits, les uns plus parfaits, tels que les génies bons & mauvais; les autres moins parfaits qui ſont les hommes, & d'autres beaucoup plus imparfaits qui ſont les Bêtes. L'autre vous ſoûtiendra que la diſtinction de l'eſprit & de la matiére eſt une diſtinction chimérique qu'on ne ſçauroit démontrer; qu'il ne voit aucun inconvenient à croire qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance que vous appellerez du nom qu'il vous plaira: que cette ſubſtance a dans les Bêtes comme dans les Hommes une organiſation, une modification, un mouvement,

quelque chose enfin qui fait qu'elle pense plus ou moins parfaitement ; & ces Messieurs ne connoissant ni les principes de la Religion Chrêtienne, ni l'autorité de l'Eglise, il vous faudra pour les attaquer dans leurs retranchemens, ou commencer par les faire Chrêtiens ; ou remonter à des principes Metaphysiques fort difficiles à débroüiller. Mais je me flatte que vous vous épargnerez le voyage, & que vous aimerez mieux vous en tenir, comme moi, au grand principe qui est de dire : tous ces systêmes sont contraires à la Religion Chrêtienne : Dès là ils sont absolument faux.

Consolez-vous, Mad. . . . en voici un autre qui n'a rien de commun avec tous ceux que je viens de vous exposer. C'est un

ſyſtéme tout neuf qui vous divertira du moins par ſa ſingularité, & que je vais vous rendre d'après l'Auteur lui-même, à qui je l'entendis débiter il y a quelque tems dans une compagnie avec un air ſérieux mêlé de plaiſant qui faiſoit douter s'il en étoit lui-même bien perſuadé.

Tout le monde, diſoit-il, convient que les Bêtes connoiſſent. Elles ont donc une ame. Mais cette ame eſt-elle matiere ou eſprit? Il faut qu'elle ſoit l'une ou l'autre, & vous n'oſez cependant dire ni l'un ni l'autre. Vous n'oſez avancer qu'elle eſt matiere, puiſqu'il faudroit ſuppoſer que la matiere peut connoître. Direz-vous que c'eſt un eſprit? Non. Ce ſentiment entraîne des conſéquences contraires aux principes de la Religion. Eh bien,

ajoûta-t'il, je vais lever toutes ces difficultez. Apprenez que les Bêtes ont une ame ſpirituelle comme la nôtre, & que ce ſentiment, loin de contredire les principes de la Religion, y eſt tout-à-fait conforme ainſi qu'à la raiſon. Vous jugez bien que ce début attira nôtre attention. Toute la Compagnie ſoûrit, peut-être malignement & dans l'impatience où nous fûmes de connoître le nouveau ſyſtéme, il ſe fit un grand ſilence. L'Auteur continua ainſi.

La raiſon, dit-il, nous porte naturellement à croire que les Bêtes ont une ame ſpirituelle, & la ſeule choſe qui s'oppoſe à ce ſentiment ce ſont les conſéquences que l'on en tireroit, & entr'autres celle-ci que les Hommes ne différeroient des Bêtes que du

plus au moins, ce qui ruineroit les fondemens de toute Religion. Donc, ajoûta-t'il, ſi je puis éluder toutes ces conſéqueuces : ſi je puis donner aux Bêtes une amé ſpirituelle ſans intereſſer les Dogmes de la Religion, il eſt évident que mon ſyſtéme étant d'ailleurs le plus conforme à la raiſon eſt l'unique ſyſtéme recevable. Or je le puis & je le fais le plus aiſément du monde. Je trouve même le moyen d'expliquer par la même voye pluſieurs paſſages fort obſcurs de l'Ecriture Sainte, & de reſoudre de grandes difficultés auſquelles on ne répond pas bien. C'eſt ce qu'il faut développer plus en détail.

La Religion nous aprend que les démons ont été réprouvés du moment qu'ils ont péché ; & qu'ils ſont condamnés à brûler éternel-

éternellement dans l'enfer. Mais l'Egliſe n'a pas décidé qu'ils ſouffrent dès-à-préſent le ſupplice auquel ils ſont condamnés. On peut donc croire qu'ils ne le ſouffrent pas encore, & que l'exécution de la Sentence portée contr'eux eſt réſervée au jour du Jugement dernier. Il n'en eſt pas ainſi des ames des hommes. Car l'Egliſe a décidé que nos ames ſont jugées au moment de leur ſéparation d'avec le corps, & que la Sentence eſt exécutée dans le moment, de ſorte que ceux qui meurent dans la diſgrace de Dieu ſont plongés à l'inſtant dans les flâmes de l'enfer. Mais l'Egliſe n'a rien décidé de ſemblable des Démons. Il eſt vrai qu'on ſe le perſuade aſſez communément, & qu'il y a une infinité de perſonnes à qui il n'eſt pas même venu

en penſée d'en douter. Mais par la raiſon même qu'on le croit ſans reflexion & ſans examen, cette opinion n'étant d'ailleurs appuyée ni ſur l'Ecriture, ni ſur l'autorité des Saints Peres, ni ſur aucune déciſion, ne fait point dans l'Egliſe une tradition à laquelle on ſoit obligé de ſe ſoûmettre; d'autant plus que mon ſentiment n'eſt point abſolument nouveau, & que je pourrois citer quelques Auteurs qui l'ont inſinué, entr'autres un Ecrivain Eccleſiaſtique, Victor Prêtre d'Antioche qui l'a formellement publié dans ſes Ouvrages.

Or apprenez Mad... que pendant que l'Auteur s'expliquoit ainſi, un Abbé Docteur, qui étoit préſent, homme d'eſprit, mais vif dans la diſpute & prévenu de ſes principes, grommeloit tout bas

entre ſes dents d'un air de mecontentement que l'Auteur n'eut pas de peine à apercevoir. Qu'avez-vous, Mr. lui dit-il ? Vous ne paroiſſez pas content. Non, ſans doute, répondit le Docteur : car votre propoſition eſt formellement hérétique. C'eſt ce qu'il faut prouver répliqua l'Auteur. Rien de plus aiſé, répartit le Docteur, & je le ferai par l'autorité des Auteurs ſcholaſtiques & des ſaints Peres : Oh pour cela non, dit la Dame chez qui nous étions. C'eſt ce que vous ne ferez pas, du moins dans ce moment. Nous ſommes curieux de ſçavoir le nouveau ſyſtême. Il faut, s'il vous plaît, l'entendre juſqu'à la fin, & enſuite vous diſputerez tant qu'il vous plaira ſur vos ſcholaſtiques & vos ſaints Peres. La Dame fut obéïe, & l'Auteur continua.

Lorſque j'avance, dit-il, que les Démons ne ſouffrent point encore les peines de l'enfer, ſi c'étoit une ſupoſition gratuite, comme la méchanique de Deſcartes, ou la ſubſtance mitoyenne que d'autres Philoſophes ont imaginée, on ſeroit en droit de réjetter ma ſuppoſition & je ne perſuaderois perſonne. Mais que M. l'Abbé écoute, s'il lui plaît, les preuves ſur leſquelles ma propoſition eſt appuyée. C'eſt un article de la foi que le Démon nous tente pour nous porter au péché, qu'il nous tend des piéges pour nous faire tomber, qu'il rode ſans ceſſe autour de nous, ſuivant l'expreſſion de Saint Pierre, pour trouver l'occaſion de nous dévorer : il nous remplit l'eſprit de mauvaiſes ſuggeſtions, il s'empare des Corps ; & lorſ-

qu'il s'en eſt une fois mis en poſſeſſion, ce n'eſt point toûjours par des fureurs qu'il fait ſentir ſa préſence. Il rit quelquefois, il chante, il ſe plaît à embarraſſer les Miniſtres de l'Egliſe qui le veulent chaſſer. Il raiſonne du plus grand ſang froid, comme lorſqu'il tenta Jeſus Chriſt dans le déſert, & qu'il ſéduiſit Eve dans le Paradis Terreſtre. Or, répréſentez-vous quelqu'un dans l'enfer tel que la foi nous le dépeint, pénétré dans toute ſa ſubſtance, dévoré, conſumé d'un feu dont la vivacité paſſe tout ce que l'on peut imaginer, & concevez ſi un homme, ſi un eſprit dans cet état, peut s'occuper de quelqu'autre choſe que de l'effroyable tourment qu'il endure. Dites-moi qu'il eſt tranſporté de fureur, & que tous ſes momens ſont remplis par de

nouveaux accès de rage & de déſeſpoir, je le conçois néceſſairement. Mais qu'il ait le loiſir de ſonger à nous tenter & à ruſer avec nous, c'eſt ce qui eſt incompréhenſible ; & il faudroit conclure ou que les Démons ne nous tentent pas, ou que les tourmens de l'enfer ne ſont pas auſſi grands qu'on nous les repréſente : deux conſéquences également contraires à la foi. Concluons donc que les Démons ne ſont point encore livrés aux tourmens.

Je ſçais ce que diſent nos Théologiens, que les Démons portent par-tout avec eux leur enfer, & j'en conviens. Je ne crois pas même qu'il ſoit permis d'en douter. Mais expliquons nous. Pour qu'il ſoit vrai de dire que les Démons portent par-tout avec eux leur enfer, faut-il qu'ils en

ſouffrent dès-à-preſent les tourmens? Non. Il ſuffit qu'ils y ſoient condamnés par un Arrêt irrévocable dont ils portent partout la honte & les premiers effets comme je l'expliquerai dans un moment. Ne dirions-nous pas d'un ſcelerat dont on ſuſpendroit le ſuplice pour lui faire traîner quelques jours d'une vie miſerable & ignominieuſe, qu'il porte par tout avec lui la roue ſur laquelle il doit expirer? C'eſt ainſi que les Démons portent par-tout avec eux leur enfer. Leur Arrêt eſt prononcé ſans aucune eſpérance de grace, ils ſont condamnés ſans retour, ils en portent par-tout la flétriſſure éternelle, ce ſouvenir affreux ne les quitte point, & par conſéquent ils portent par tout avec eux leur enfer, c'eſt-à-dire, l'idée de l'enfer qui

les attend. Mais nous avons tout lieu de croire qu'ils n'en ſouffrent pas encore les ſuplices réels.

Eh ! pourquoi ne le croirions-nous pas, ſi l'Ecriture Sainte le dit formellement J'en fais Juge M. l'Abbé lui-meme ? Dans la Sentence que Jeſus-Chriſt prononce d'avance contre les Reprouvés, comment s'exprime-t'il ? *Allez Maudits au feu éternel qui eſt* préparé *au Diable & à ſes Anges.* Il ne dit pas que le Diable & ſes Anges brûlent dès-à-preſent dans ce feu. Il dit ſeulement que ce feu leur eſt *préparé* & les attend au dernier jour qui ſera le commencement de leurs tourmens. Cela eſt conforme à cet autre endroit de l'Evangile où les Démons chaſſés par Jeſus-Chriſt ſe plaignent à lui-méme de la peine qu'il leur faiſoit, en

les chaſſant du corps des poſsédés. *Pourquoi*, lui diſoient-ils, *étes vous venu nous tourmenter avant le tems* ? Quel ſens raiſonnable peut-on donner à cette expreſſion ſi les Démons ſouffrent dès-à-préſent le ſuplice de l'enfer ? Le mal que Jeſus Chriſt leur faiſoit en les chaſſant étoit certainement trop léger en comparaiſon de leurs tourmens pour mériter leurs plaintes, mais ne devant commencer à ſouffrir le feu de l'enfer qu'au dernier jour, ils ne laiſſoient pas d'être en attendant ſenſibles à des peines beaucoup moindres, & ils croient avoir qulque ſujet de ſe plaindre de ce que Jeſus-Chriſt les tourmentoit avant ce tems marqué par la Juſtice divine. Voulez-vous quelque choſe de plus déciſif encore ? C'eſt ce que dit

S. Jude dans ſon Epître, que *Dieu retient liés de chaînes éternelles dans de profondes ténébres* & reſerve pour le jugement du grand jour les *Anges qui n'ont pas conſervé leur premiere dignité.* Il eſt évident que les premiers mots de ce paſſage ſont méthaphoriques, & que par ces *chaînes éternelles* il faut entendre l'Arrêt irrévocable que Dieu a porté contre ces eſprits rebelles, & que *les profondes ténébres* ſignifient l'abîme d'humiliation où leur péché les a plongés. Mais les autres paroles du texte ſont ſi claires & ſi préciſes qu'on ne peut leur donner aucun autre ſens raiſonnable que celui qui eſt conforme à mon ſentiment. Je pourrois peut-être me prévaloir encore de quelques autres textes de l'Ecriture Sainte; mais je me flatte que ceux que je

viens de citer ſuffiſent pour convaincre tout homme qui n'eſt point entiérement livré à ſes préjugés.

Je ne ſçaurois Mad.... exprimer tout ce que le Docteur ſouffrit pendant cette expoſition de l'Ecriture Sainte. Il voulut encore interrompre l'Auteur, & ſoûtint qu'on pouvoit expliquer ces paſſages tout autrement ; mais on le contraignit une ſeconde fois de ſe taire, & on pria l'Auteur d'apprendre à la Compagnie ce qu'il prétendoit enfin conclure de tout ce qu'il venoit de dire ; car on ne voyoit point encore aſſez clairement où tout ce préambule tendoit. Ce que je prétends conclure, dit-il, c'eſt qu'en attendant le jour du Jugement dernier, Dieu pour ne pas laiſſer inutiles tant de Lé-

gions d'Esprits réprouvés, les a répandus dans les divers espaces du monde pour servir aux desseins de sa Providence & faire éclater sa toute-Puissance. Les uns laissés dans leur état naturel s'occupent à tenter les Hommes, à les séduire, à les tourmenter, soit immédiatement, comme le Démon de Job, & ceux qui s'emparent des corps humains, soit par le ministére des Sorciers & des Revenans. Ce sont ces Esprits malfaisans que l'Ecriture apelle les *Puissances des ténebres* & les *Puissances de l'air*. Des autres Dieu en a fait des millions de Bêtes de toute espéce qui servent aux usages de l'homme, qui rempliſſent l'Univers & font admirer la sageſſe & la toute-puissance du Créateur. Par ce moyen, ajoûta-t'il, je

conçois ſans peine comment d'une part les Démons peuvent nous tenter, & de l'autre comment les Bêtes peuvent penſer, connoître, ſentir & avoir une ame ſpirituelle, ſans intereſſer les dogmes de la Religion. Je ne ſuis plus étonné de leur voir de l'adreſſe, de la prévoyance, de la mémoire, du raiſonnement. J'aurois plûtôt lieu d'être ſurpris qu'elles n'en ayent pas davantage, puiſque vraiſemblablement leur ame eſt plus parfaite que la nôtre; mais j'en découvre la raiſon. C'eſt que dans les Bêtes comme dans nous les opérations de l'eſprit ſont aſſujettis aux organes materiels de la machine à laquelle il eſt uni, & ces organes étant dans les Bêtes plus groſſiéres & moins parfaits que dans nous, il s'enſuit que la connoiſſance, les pe-

ſées & toutes les opérations ſpirituelles des Bêtes doivent être auſſi moins parfaites que les nôtres, & ſi ces Eſprits ſuperbes connoiſſent leur état, quelle humiliation pour eux de ſe voir ainſi réduits à n'être que des Bêtes ! Mais ſoit qu'ils le connoiſſent ou non, une dégradation ſi honteuſe eſt toûjours pour eux ce premier effet de la vangeance divine dont j'ai parlé. C'eſt un enfer anticipé.

Ici une Dame fort aimable que ce diſcours impatientoit ne put s'empêcher d'interrompre l'Auteur du nouveau ſyſtême ; Monſieur, lui dit-elle, avec beaucoup de vivacité, il m'importe fort peu que les Diables ſoient humiliés ou non, & qu'ils ſouffrent dès-à-préſent les peines de l'enfer ; mais je ne veux pas que les Bêtes ſoient des Diables.

Comment ma chienne ſeroit un diable qui coucheroit la nuit avec moi & qui me careſſeroit tout le jour ? Je ne vous le paſſerai jamais. J'en dis autant de mon Perroquet, reprit une jeune Demoiſelle ; il eſt charmant ; mais ſi j'étois perſuadée que ce fût un petit diable, il me ſemble que je ne le pourrois ſouffrir. Je conçois, dit l'Auteur, toute l'étenduë de vos répugnances & je les excuſe ; mais donnez-vous la peine d'y refléchir, & vous verrez que c'eſt l'effet d'un préjugé qui doit céder à la raiſon. Aimons-nous les Bêtes pour elles-mêmes ? Non. Abſolument étrangeres à la ſocieté humaine, elles ne peuvent y entrer que pour l'utilité ou l'amuſement. Eh ! Que nous importe que ce ſoit un diable ou une autre eſpéce qui nous

ſerve & qui nous amuſe? Cette idée me réjoüit loin de me révolter; j'admire avec reconnoiſſance la bonté du Créateur de m'avoir donné tant de petits diables pour me ſervir & pour m'amuſer. Si l'on me dit que ces pauvres diables ſont condamnés à ſouffrir des tourmens éternels, j'adore les Jugemens de Dieu; mais je n'ai aucune part à cette terrible Sentence, j'en abandonne l'exécution au ſouverain Juge, & je ne laiſſe pas de vivre avec mes petits diables comme je vis avec une infinité de perſonnes dont la Religion m'aprend qu'il y en aura un grand nombre de damnés. Mais guérir un préjugé n'eſt pas l'affaire d'un moment. C'eſt l'ouvrage du tems & de la reflexion. Permettez-moi donc de paſſer légérement ſur cette difficulté pour

pour vous faire faire une obſervation importante.

Perſuadés que nous ſommes que les Bêtes ont du ſentiment, à qui de nous n'eſt-il pas arrivé mille fois de les plaindre des maux exceſſifs auſquels la plûpart d'entr'elles ſont expoſées, & qu'elles ſouffrent réellement ? Que les chevaux ſont à plaindre, diſons-nous, à la vûë d'un cheval qu'un impitoyable Charretier accable de coups ! Qu'un chien que l'on dreſſe à la chaſſe eſt miſerable ! Que le ſort des Bêtes qui vivent dans les bois eſt triſte ! Continuellement elles eſſuyent toutes les injures de l'air, toûjours agitées de la crainte de devenir la proye des chaſſeurs, ou d'un animal plus féroce, obligées, de chercher ſans ceſſe avec beaucoup de fatigue une légere &

insipide nourriture, souffrant souvent une faim cruelle, & sujettes d'ailleurs aux maladies & à la mort. Que les hommes soient assujettis à toutes les miseres qui les accablent, la Religion nous en apprend la raison; c'est qu'ils naissent pécheurs. Mais quel crime ont commis les Bêtes pour naître sujettes à des maux si cruels?

A ces derniers mots notre Docteur fit une si furieuse grimace en se frapant le genou, que la Compagnie ne put s'empêcher d'en rire. Je vois, Monsieur, lui dit l'Auteur en lui adressant la parole; je vois ce qui vous fait peine. Vous croyez que la reflexion que je viens de faire combat ce que vous appellez en Théologie, *l'état de pure nature*: vous vous trompez. Je

reconnois comme vous qu'indépendamment d'aucun péché Dieu pouvoit créer l'Homme (à plus forte raiſon les Bêtes) ſujet à toutes les miſéres qui ſont la ſuite naturelle de ſa conſtitution. Mais ces maux que nous ſouffrons ſont-ils tels en effet qu'ils auroient été dans l'état de pure nature ? Non. Vous êtes obligés de convenir qu'ils ſont beaucoup plus grands, & pluſieurs Théologiens propoſent, même après S. Auguſtin cet excés de miſéres comme une preuve de l'exiſtance d'un péché originel. Que devons-nous donc penſer de l'excés effroyable de miſeres que ſoffrent les Bêtes, de miſéres beaucoup plus grandes que celles des Hommes ; C'eſt dans tout autre ſyſtéme un miſtére incompréhenſible, au lieu que dans

le ſentiment que je propoſe rien de plus aiſé à comprendre. Les eſprits rebelles méritent un châtiment encore plus rigoureux: trop heureux que leur ſuplice ſoit différé. En un mot la bonté de Dieu eſt juſtifiée. L'Homme lui même eſt juſtifié. Car quel droit auroit-il de donner la mort ſans néceſſité & ſouvent par pur divertiſſement à des millions de Bêtes, ſi Dieu ne l'avoit autoriſé; & un Dieu bon & juſte auroit-il pû donner ce droit à l'Homme puiſqu'après tout les Bêtes ſont auſſi ſenſibles que nous-mêmes à la douleur & à la mort, ſi ce n'etoient autant de coupables victimes de la vengeance divine?

Mais écoutez, continua-til, qulque choſe de plus fort & de plus intereſſant. Les Bêtes

ſont naturellement extrémement vicieuſes. On ſçait bien qu'elles ne péchent point, parce qu'elles ne ſont pas libres ; mais il n'y manque que cette condition. Les Bêtes carnacieres & les oiſeaux de proye ſont cruels. Beaucoup d'inſectes de la même eſpéce ſe devorent les uns les autres. Les chats ſont perfides & ingrats. Les ſinges ſont malfaiſans. Les chiens ſont envieux. Toutes ſont jalouſes & vindicatives à l'excès, ſans parler de beaucoup d'autres vices que nous leur connoiſſons ; & en même-tems qu'elles naiſſent ſi vicieuſes, elles n'ont, diſons-nous, ni la liberté ni aucun ſecours pour réſiſter au penchant qui les entraîne. Elles ſont, comme on dit dans l'Ecole, néceſſitées à faire le mal, à troubler

l'ordre général, à commettre tout ce qu'il y a dans la nature de plus contraire à l'idée que nous avons de l'équité naturelle, & aux principes de la vertu. Quels monſtres dans un monde originairement créé pour y faire regner l'ordre & la juſtice! C'eſt ce qui en partie perſuada autrefois aux Manichéens qu'il devoit y avoir deux principes des choſes, l'un bon, l'autre mauvais, & que les Bêtes n'étoient pas l'ouvrage du bon principe. Erreur monſtrueuſe; mais comment après tout ſe perſuader que les Bêtes ſoient ſorties des mains du Créateur avec des qualités ſi étranges? Si l'homme eſt auſſi méchant & auſſi corrompu qu'il l'eſt, c'eſt que par ſon péché il a lui-même perverti l'heureux naturel que Dieu lui avoit don-

né en le formant. Il faut donc dire de deux choſes l'une : ou que Dieu a pris plaiſir à former les Bêtes auſſi vicieuſes qu'elles ſont, & à nous donner dans elles des modéles de tout ce qu'il y a de plus honteux, ou qu'elles ont comme l'Homme un péché d'origine qui a perverti leur premiere nature.

La premiere de ces propoſitions fait une extrême peine à penſer, & eſt formellement contraire à l'Ecriture Sainte, qui dit que tout ce qui ſortit des mains de Dieu à la création du Monde *étoit bon* & même *fort bon*. Car ſi les Bêtes étoient telles alors qu'elles ſont aujourd'hui, comment pouvoit-on dire qu'elles fuſſent *bonnes & fort bonnes* ? Où eſt le bien qu'un ſinge ſoit ſi malfaiſant, qu'un chien ſoit ſi en-

vieux, qu'un chat ſoit ſi perfide! Auſſi pluſieurs Auteurs ont-ils prétendu que les Bêtes étoient avant le peché de l'Homme différentes de ce qu'elles ſont aujourd'hui, & que c'eſt pour punir l'Homme que Dieu les a renduës ſi méchantes; mais ce ſentiment n'eſt qu'une pure ſuppoſition dont il n'y a pas le moindre veſtige dans l'Ecriture Sainte, c'eſt une mauvaiſe défaite pour éluder une difficulté réelle. Cela même ne ſe pourroit dire tout au plus que des Bêtes avec leſquelles l'homme a un eſpéce de commerce, & nullement des oiſeaux, des poiſſons, des inſectes qui n'ont aucun rapport à lui. Il faut donc recourir à la ſeconde propoſition, & dire que la nature des Bêtes a été comme celle de l'Homme corrompuë

rompuë par quelque péché d'origine : autre ſuppoſition qui n'a aucun fondement, & qui choque également la raiſon & la Religion dans tous les ſyſtémes que l'on a ſuivi juſqu'à préſent ſur l'ame des Bêtes. Quel parti prendre ? Admettez mon ſyſtéme ; tout eſt expliqué. Les ames des Bêtes ſont des Eſprits rebelles qui ſe ſont rendus coupables envers Dieu. Ce péché dans les Bêtes n'eſt point un péché d'origine, c'eſt un péché perſonnel qui a corrompu & perverti leur nature dans toute ſa ſubſtance. De là tous les vices & toute la corruption que nous leur voyons, ſans cependant qu'elles péchent de nouveau, parce que Dieu en les réprouvant ſans retour, les a en même-tems dépoüillées de leur liberté.

Il me reſte, ajoûta l'Auteur, à vous ſatisfaire ſur deux queſtions que vous me ferez ſans toute: comment les Diables ſont unis au corps des Bêtes, & ce qu'ils deviennent à la mort. Pour répondre à la premiere queſtion, il faudroit connoître le myſtére de l'union de notre ame & de nôtre corps, & c'eſt ce qu'aucun Philoſophe ne comprendra jamais. Contentons-nous donc de dire que comme l'Homme eſt une ame & un corps organiſé unis enſemble, ainſi chaque Bête eſt un Diable uni à un corps organiſé; & comme un Homme n'a pas deux ames, les Bêtes n'ont auſſi chacune qu'un Diable. Cela eſt ſi vrai, que Jeſus-Chriſt ayant un jour chaſſé pluſieurs Démons, & ceux-ci lui ayant demandé permiſſion d'entrer dans un troupeau de pour-

ceaux qui paiſſoient près de la mer, Jeſus-Chriſt le leur permit, & ils y entrerent ; mais qu'arriva-t'il ? Chaque pourceau ayant déja ſon Diable, il y eut bataille, & tout le troupeau ſe noya dans la mer.

Cette union ſuppoſée rien ne doit plus nous étonner dans les Bêtes ; elles doivent connoître & ſentir comme nous connoiſſons & comme nous ſentons ; & à en juger par ce qui ſe paſſe dans nous, elles doivent être comme nous jalouſes, coleres, perfides, ingrates, intereſſées. Elles doivent être triſtes ou gayes ſelon les événemens ou leur diſpoſition préſente : elles doivent avoir de l'amour & de la haine, déſirer de multiplier leur eſpece, aimer leurs petits & les élever. En un mot elles doivent faire

tout ce qu'elles font, & qui nous paroît ſi incompréhenſible lorſqu'on ne leur donne point une ame ſpirituelle. Il eſt pourtant important d'obſerver que comme c'eſt pour avoir abuſé de leur raiſon & de leurs lumieres que les Eſprits rebelles ont mérité d'être ainſi dégradés, Dieu a voulu les humilier par leur raiſon même, en les aſſujettiſſant à des organes ſi groſſiers, qu'elle eſt extrêmement inférieure à celle des Hommes ; de là vient que nous jugeons bien quelquefois que les Bêtes font quelque raiſonnement ; mais nous avons tout lieu de croire qu'elles ne font jamais comme nous pluſieurs raiſonnemens ſuivis & réfléchis, parce que leurs organes ſe refuſent à des mouvemens ſi déliés. C'eſt ce qui en fait des

automates qui n'agiſſent le plus ſouvent que par machine, quoiqu'avec connoiſſance, & voilà pour un eſprit le comble de l'humiliation. Il n'en eſt pas ainſi de leurs ſenſations. Car les Eſprits rebelles n'ont pas péché par les ſens. Ils n'en avoient point : d'ailleurs les ſens ſont toûjours des organes materiels & des interprétes groſſiers. Leur uſage quelque parfait qu'il puiſſe être eſt toûjours humiliant pour un démon qui étoit créé pour être un pur eſprit, & par conſéquent pour connoître & ſentir d'une maniere beaucoup plus parfaite. Voilà pourquoi Dieu n'a pas donné aux Bêtes des ſens plus groſſiers que les nôtres. Les Eſprits qui les animent ſont aſſez punis d'être aſſujettis à des ſens materiels. Il ſemble même que

Dieu; ſoit pour nous humilier nous-mêmes, ſoit pour faire admirer la varieté de ſes productions, ait voulu donner à quelques Bêtes des organes de ſenſations beaucoup plus délicats que les nôtres. Les oiſeaux de proye par exemple ont l'œil ſi perçant, le chien a l'odorat ſi fin, l'araignée a le toucher ſi ſubtil, qu'aucun homme ne les égale en ce point.

L'extrême petiteſſe d'un nombre infini de Bêtes (c'eſt toûjours l'Auteur qui parle) pourroit faire illuſion aux perſonnes qui n'ont point aſſez réflechi ſur la nature des choſes. Comment, dira-t'on, ſe perſuader qu'un Diable ſoit logé dans une mouche, une puce, une mite ? Mais quoi ! n'y ſera-t'il pas auſſi bien logé que dans un cheval ou un

Bœuf? Un esprit n'ayant absolument aucune étenduë n'éxige point pour être uni à un corps, que ce corps soit plus ou moins étendu. La plus petite quantité de matiere lui suffit, pourvû qu'elle soit organisée, & il n'y en a pas de si petite qui ne puisse l'être. Dieu auroit pû faire les hommes aussi petits que les plus petits pucerons; s'il l'avoit fait, nos ames ne s'en estimeroient pas moins & ne se croiroient pas moins bien logées. C'est qu'il n'y a point dans le monde de grandeur absoluë. Une puce n'est en elle-même ni grande, ni petite. Elle n'est petite que par raport à nous qui sommes infiniment plus grands, & elle est grande par raport à une infinité d'autres Bêtes qui sont un milion de fois plus petites. Tout cela prou-

ve que l'ignorence ſeule & de faux prejugés peuvent nous faire mettre entre les Bêtes quelque diſtinction de préférence fondée ſur leur grandeur ou leur petiteſſe. Il n'eſt pas par conſéquent plus difficile de croire qu'un diable ſoit uni au corps d'une mouche qu'à celui d'un élephant ; & c'eſt en effet pour un Eſprit une choſe fort indifférente.

Pour ce qui eſt, ajoûta l'Auteur de la ſeconde queſtion ſur ce que devienent les Démons après la mort des Bêtes, il eſt encore fort aiſé d'y ſatisfaire. Pythagore enſeignoit autrefois, & encore aujourd'hui quelques Philoſophes Indiens croyent la Métempſycoſe, c'eſt-à-dire, qu'au moment de nôtre mort, nos ames paſſent dans un corps

ſoit d'homme, ſoit de Bête pour recommencer une nouvelle vie, & toûjours ainſi ſucceſſivement juſqu'à la fin des ſiecles. Ce ſyſtéme qui eſt inſoûtenable par rapport aux Hommes, & qui eſt d'ailleurs proſcrit par la Religion, convient admirablement bien aux Bêtes dans le ſyſtéme que je viens de propoſer, & ne choque ni la Religion ni la raiſon. Les Démons deſtinés de Dieu à être des Bêtes ſurvivent néceſſairement à leurs corps, & ceſſeroient de remplir leur deſtination ſi lorſque leur premier corps eſt détruit, ils ne paſſoient auſſi-tôt dans un autre pour recommencer à vivre ſous une autre forme. Ainſi tel démon après avoir été chat ou chevre, eſt contraint de paſſer dans l'embryon d'un oiſeau, d'un poiſſon,

d'un papillon pour les animer. Heureux ceux qui rencontrent bien, comme beaucoup d'oiſeaux, de chevaux & de chiens; & malheur à ceux qui deviennent Bêtes de charge ou gibier de Chaſſeur. C'eſt une eſpece de lotterie où vrai-ſemblablement les diables n'ont pas le choix des lots.

On pourroit croire pourtant qu'ils ne changent jamais d'eſpéce, & que le diable qui a été cheval redevient toûjours cheval; mais ce ſentiment ſouffriroit une grande difficulté. Car comme les eſpéces de Bêtes, augmentent & diminuent ſouvent ſur la terre, il s'enſuivroit où qu'il y auroit quelquefois trop peu de diables pour fournir une eſpéce, ou qu'il y en auroit de réſte qui demeureroient en relais

ſans occupation, ce qui n'eſt pas vrai-ſemblable; au lieu qu'en admettant une métempſycoſe générale on prévient toutes les difficultés.

Toutes les eſpéces de Bêtes produiſent preſque toûjours beaucoup plus d'œufs ou d'embryons qu'il n'en faut pour les perpétuer dans la même quantité. Ainſi les Diables que Dieu a deſtinés à les animer, ne manquent jamais d'emploi ni de logement. Car ſi une eſpéce vient à manquer ou à diminuer conſidérablement, ils peuvent paſſer dans les œufs d'une autre & là multiplier. C'eſt ce qui fait quelquefois ces prodigieuſes nuées de ſauterelles, & ces armées innombrables de chenilles qui déſolent nos campagnes & nos jardins. On cherche dans le

froid, dans le chaud, dans les pluyes, ou dans les vents, la cauſe de ces étonnantes multiplications; & la vraie raiſon, c'eſt que dans l'année où elles arrivent, ou dans la précédente il a péri une quantité extraordinaire de Bêtes fauves, d'oiſeaux ou de poiſſons avec tous leurs œufs, de ſorte que les Diables qui les animoient, ont été contraints de ſe jetter promptement dans la premiere eſpece qu'ils ont trouvé preparée à les recevoir, & qui avoit, pour ainſi dire, des maiſons à loüer.

Enfin, vous voyez, conclut l'Auteur, que plus on approfondit ce ſyſtême, plus on y découvre de ces traits de vrai-ſemblance qui frapent & qui perſuadent. C'eſt une ſource d'obſervations ſingulieres qui ſatiſ-

font la curioſité. J'en trouve les fondemens dans la Religion même. La raiſon m'en donne les preuves les plus vrai-ſemblables, & les préjugés n'y oppoſent que des difficultés frivoles. Peut-on ſe refuſer à un ſyſtême ſi plauſible & ſi bien appuyé de toutes parts ?

Je ne ſçais, Mad.... ce que vous penſerez d'un ſyſtême ſi nouveau & ſi ſingulier ; mais je vous dirai que par ſa ſingularité même il fit aſſez de plaiſir à toute la compagnie. Quelques uns ne le prirent que pour un jeu d'eſprit & une plaiſanterie ingénieuſe : d'autres le regarderent comme un ſyſtême fort bon à croire ſérieuſement. Pour moi, comme vous ſçavez, que je ſuis extrémement Pyrrhonien en matiere de ſyſtême, je

me contentai de donner à l'Auteur les applaudiſſemens que la politeſſe éxige en pareil cas, ſans m'expliquer ouvertement. La vérité eſt que je ne ſçavois qu'en penſer, & que je ne le ſçais pas encore. Car je vois d'une part que le ſyſtême répond fort bien à toutes les difficultés, & qu'il ſeroit aſſez difficile de le convaincre de faux. Mais d'un autre côté je ne lui vois pas des fondemens aſſez ſolides pour opérer une vraie perſuaſion; & comme il touche d'ailleurs à des objets de Religion, je crois qu'il ſeroit téméraire de l'adopter ſans l'aveu du moins tacite des Docteurs. Notre Abbé ne fut pas ſi reſervé que moi. Il revint à la charge & l'Auteur le laiſſa parler aſſez longtems, après quoi il ſe mit en

devoir de lui répondre. Sur cela on me proposa de joüer. Les deux disputans se retirerent dans un coin de la salle pour continuer leur dispute, & je n'entendis pas leurs raisons.

Mais je m'aperçois que voilà déja beaucoup d'écriture sans que j'aye encore dit un mot de la principale question que vous m'avez faite sur le langage des Bêtes. Finissons donc cette premiere discussion, & reprenons nos propositions. Il est certain que les Bêtes ont de la connoissance quel qu'en soit le principe. C'est un fait si généralement avoüé de tous les hommes, que j'ai moins songé à le prouver qu'à vous amuser par l'exposition que je vous ai faite des divers sentimens. Examinons donc à présent si elles parlent.

II.

DE LA NECESSITÉ D'UN LANGAGE ENTRE LES BESTES.

PROUVONS-EN d'abord la poſſibilité. Dans l'uſage ordinaire ce qu'on apelle parler, c'eſt ſe faire entendre par une ſuite de mots articulés, par leſquels les hommes ſont convenus d'exprimer telle idée ou tel ſentiment; & la collection totale de ces mots fait ce que nous appellons une langue, qui eſt differente chez les Peuples différens. Il eſt certain que ſi les Bêtes parlent, ce n'eſt point par le moyen d'une ſemblable langue. Mais ne peut-on point ſans ce ſecours ſe faire bien entendre & parler véritablement? C'eſt dequoi

quoi on ne ſçauroit douter. Les Anges ſe parlent, & n'ont point l'organe de la voix. Laiſſons là le ſurnaturel. Tout parle dans nous quand nous voulons. Ne parlons-nous pas tous les jours par un regard, par un mouvement de la tête, par un geſte, par le moindre ſigne ? Imaginez-vous, Mad..... un peuple de muets. Croyez-vous qu'ils ne ſe feroient pas entendre les uns aux autres, & que privés de l'uſage de nos mots & de nos phraſes, ils n'y ſuppléeroient pas par des cris, par des geſtes, des regards & des mines ? Pour moi je ſuis perſuadé qu'ils vivroient fort bien en ſocieté comme nous, & qu'après que les premiers auroient avec quelque peine établi les ſignes & les expreſſions ſenſibles, ils les apprendroient aiſe-

ment à leurs enfans : que ceux-ci ſe perfectionneroient de plus en plus dans cette maniere de s'exprimer, & formeroient peu à peu, non pas une langue, mais un langage très-net & auſſi intelligible pour eux que nos langues le ſont pour nous. Nous avons ſur cela des exemples ſi étonnants qu'il n'eſt pas permis d'en douter ; & j'irai, ſi l'on veut, juſqu'à ſoûtenir que la même idée pouvant être exprimée de diverſes manieres, il pourroit y avoir dans un tel langage du choix dans les expreſſions, de l'énergie, de l'éloquence, du ſimple & du figuré, peut-être même du précieux. Sans doute il y auroit auſſi quelquefois de l'obſcur & de l'équivoque ; mais où n'y en a-t'il pas ? Appliquons donc cet exemple aux Bê-

tes. Elles n'ont point de langues ; mais pourquoi n'auroient-elles pas un langage ? Il eſt évident que la choſe eſt poſſible : examinons ſi elle eſt néceſſaire.

Toutes les Bêtes ont de la connoiſſance, il faut en convenir, & nous ne voyons pas que l'Auteur de la nature ait pû leur donner cette connoiſſance pour d'autre fin que de les rendre capables de pourvoir à leurs beſoins, à leur conſervation, à tout ce qui leur eſt propre & convenable dans leur condition & la forme de vie qu'il leur a preſcrite. Ajoûtons à ce principe que beaucoup d'eſpéces de Bêtes ſont faites pour vivre en ſociété, & les autres pour vivre du moins en ménage, pour ainſi dire, d'un mâle avec une femelle, & en famille avec leurs petits

jusqu'à ce qu'ils soient élevés. Quelques exceptions qu'on pourroit opposer à cette loi générale doivent être comptées pour rien. Or pour ne parler d'abord que de la premiere espéce, quel usage conçoit-on que les Bêtes puissent faire de leur connoissance pour la conservation & le bien de leur société, & par consequent pour leur propre bien qui en résulte, si cette société n'a point entr'elle un langage commun & parfaitement connu de tous les particuliers qui la composent ? Reprenons l'exemple d'un peuple muet, & supposons que déja privés de la parole, la nature leur a même réfusé tout moyen de se faire entendre les uns aux autres : quel usage pourroient ils faire de leur connoissance & de leur esprit ? Il est évident que

ne pouvant ni entendre, ni être entendus, ils ne pourroient ni donner aucun ſecours à la ſociété, ni en recevoir. Loin de s'entraider, ils ſeroient néceſſairement dans une oppoſition continuelle. La défiance ſeroit générale. Les injures, la haine & la vengeance romproient tous les principes d'union; & bien-tôt changés en Bêtes feroces, on les verroit ne ſonger qu'à ſe détruire. En un mot plus de communication, plus de ſocieté.

Il en ſeroit de même des Bêtes qui vivent en ſocieté. Si l'on ſuppoſe qu'elles n'ont point entr'elles un langage, quel qu'il ſoit, pour s'entendre les unes les autres, on ne conçoit plus comment leur ſociété pourroit ſubſiſter. Prenons pour exemple les Caſtors. Ces animaux pour ſe

mettre à couvert & en ſûreté, logent dans des petites cabanes de terre qu'ils conſtruiſent eux-mêmes avec une adreſſe admirable au bord d'un lac & ſur pilotis. Mais ils ont compris qu'ayant beſoin, pour bâtir leur domicile, d'être aidés les uns des autres. il falloit ſe mettre en ſocieté. Ils s'aſſocient donc trente, quarante, plus ou moins enſemble, & après qu'ils ont choiſi le terrain qui leur convient pour habiter & où ils eſperent trouver plus de commodité pour vivre & plus de ſûreté, ils partagent entr'eux les travaux néceſſaires pour la conſtruction de leur habitation. Les uns vont au bois, les autres à la terre glaiſe que quelques-uns ſont chargés d'apporter en ſe renverſant, comme on ſçait ſur le dos &

faiſant de leur corps une eſpéce de tombereau que les autres tirent juſques ſur le lieu où il faut l'employer. Là l'un fait l'office de maçon, l'autre celui de manœuvre, un autre celui d'architecte. Un arbre eſt rongé par le pied & tombe dans le lac. Alors d'autres ouvriers le mettent en œuvre. Les uns préparent les pilotis, les autres les enfoncent, tandis que d'autres travaillent les autres bois neceſſaires. Tout ſe fait avec ordre & un concert parfait. On ſe repréſente les Tyriens bâtiſſant Carthage. Sans doute les pareſſeux ou les mutins ſont punis. Les ſentinelles font leur devoir. L'ouvrage eſt conduit à ſa perfection; il fait l'admiration des Hommes mêmes; & alors la pétite ſociété joüiſſant paiſible-

ment du fruit de ſes travaux ne ſonge plus qu'à vivre tranquille & à multiplier ſon eſpéce chacun dans ſa petite famille.

N'eſt-il pas évident qu'une entrepriſe ſi bien ſuivie & ſi bien exécutée, ſuppoſé néceſſairement que ces animaux ſe parlent, & ont entr'eux un langage par lequel ils ſe communiquent leurs penſées? Rappellez-vous, Mad..... ce qui eſt dit de la Tour de Babel. Le moyen que Dieu employa pour faire échoüer ce projet inſenſé, moyen ſûr & infaillible, fut la confuſion des langues. Les Ouvriers ayant tout à coup oublié la langue commune qu'ils parloient auparavant, & ne pouvant plus s'entendre les uns les autres, ne pûrent plus agir de concert, & furent obligés d'abandonner

bandonner leur entrepriſe. C'eſt ce qui arrivera à toute ſocieté qui ne s'entendra pas. Mettés enſemble trente perſonnes qui parleront chacune une langue différente, & vous verrez bientôt naître parmi elles, le deſordre & la confuſion. Que ſeroit-ce, ſi ces trente perſonnes ne parloient point du tout, & n'avoient aucun moyen de faire entendre leurs penſées ? Suppoſons que les Caſtors ſoient tels en effet : qu'arrivera-t'il ? Je vois dans un moment toute la ſocieté en deſordre : ſans chef, ſans ſubordination, ſans conſeil, ſans concert. Je vois tous les travaux qui demandent le concours de la multitude néceſſairement abandonnés. Plus de ſentinelles qui veillent à la ſûreté publique, plus d'habitation commu-

ne. Chacun, commé à la Tour de Babel ſe retirera pour vivre ſéparément, plus de ſocieté.

L'inſtinct, dira-t'on, ne peut-il pas ſuppléer au langage ? Deux Caſtors ſe rencontrent & ſe joignent enſemble, parceque leur inſtinct les porte à ſe mettre en ſocieté. Un troiſiéme & puis un quatriéme, pluſieurs ainſi de ſuite viennent groſſir la troupe. Voilà la ſocieté formée. Le même inſtinct les porte à aller chercher du bois & de la terre pour bâtir leurs cabanes, comme les Oiſeaux vont chercher ce qui leur eſt néceſſaire pour faire leur nid. S'ils ſemblent partager entr'eux les travaux, c'eſt que les uns voyant les autres apporter la terre, vont à leur tour chercher du bois; & lorſqu'ils voyent pareillement qu'une partie travaille à appliquer le mortier,

ils s'employent, pour ne pas demeurer oisifs, à mettre le bois en œuvre. Il ne faut, ce semble, pour tout cela, que l'œil & l'instinct. Si l'on voit des sentinelles posées sur les avenuës, c'est que dans une troupe il y a toûjours quelqu'un plus timide ou plus prudent qui rend utiles aux autres les précautions qu'il prend pour lui même.

L'objection est spécieuse; mais il faut l'approfondir. Qu'est-ce que l'instinct? C'est un sentiment non refléchi, dont le principe est inconnu, un désir aveugle, un goût indéliberé, un mouvement machinal de notre ame qui nous porte à faire quelque chose sans sçavoir pourquoi. Ce sentiment, s'il y en a, est communément si enveloppé dans les hommes qu'il demeure sans effet. On prétend seulement que dans

quelques-uns il produit des effets fort singuliers. Il est merveilleux, dit-on, dans les Bêtes, & c'est par lui qu'on explique tout ce qu'elles font de plus admirable. Rien en effet de plus commode. Mais jusqu'à quand les Hommes prendront ils des mots pour des choses ! 1°. Ce que nous appellons instinct est quelque chose de fort obscur & d'inconnu en soi. 2°. Quelles preuves a-t'on que les Bêtes ayent plus d'instinct que les Hommes ? On a porté la prévention sur ce point jusqu'à croire que l'instinct dans les Bêtes est préferable à la raison des Hommes. Mais sur quel fondement dégrade-t'on ainsi la raison humaine pour faire honneur à l'instinct des Bêtes ? On voit, il est vrai, les Oiseaux faire leur nid,

avec beaucoup d'adreſſe. On voit quelques animaux ſe purger par le ſecours de quelques herbes qu'ils vont chercher. Les Moineaux ſe purgent auſſi & purgent leurs petits avec des Araignées ou d'autres inſectes. Les Pigeons & beaucoup d'Oiſeaux mangent du gravier pour faciliter leur digeſtion. Ce ſont, dit-on, les Cigognes qui ont appris à l'Homme l'uſage des clyſteres. Voilà à peu près les effets les plus merveilleux que l'on raconte de l'inſtinct prétendu des Bêtes; car il ne faut pas croire beaucoup de fables que l'on debite ſur cette matiere, & je ne vois point dans tout cela dequoi ſe récrier.

2°. Mais puiſque nous ſommes forcés de donner de la connoiſſance aux Bêtes, pourquoi leur donner un inſtinct inutile! Pour-

quoi attribuer à cet inſtinct inconnu ce qui peut n'être que le ſimple effet de leur connoiſſance ; & puiſque c'eſt effectivement la connoiſſance qui fait faire à l'Homme de ſemblables opérations, pourquoi n'en ſeroit-elle pas auſſi le principe dans les Bêtes ? N'eſt ce pas là ce qu'on appelle multiplier les êtres ſans néceſſité, & chercher à mettre de l'obſcurité dans une choſe toute ſimple & fort claire d'elle-même ? Pour moi je ſuis perſuadé que ce que nous croyons que les Bêtes font par un inſtinct particulier, elles font comme nous par un effet de leur connoiſſance & avec connoiſſance. Je ſerois même tenté de croire que ce que nous appellons inſtinct, n'eſt qu'un Etre de raiſon, un nom vuide de réalité, un reſte

de Philoſophie Péripatéticienne. Mais s'il faut en admettre un, je ne croirai jamais que les Bêtes en ſoient mieux pourvûës que les Hommes, tandis qu'on ne m'alléguera pour le prouver que des faits que je puis expliquer par la ſimple connoiſſance; & ſi cet inſtinct ne ſuffit pas à l'Homme pour le conduire, il doit ſuffire encore moins aux Bêtes.

Je reprens donc mon exemple & mon raiſonnement. Si ce n'eſt pas par un inſtinct particulier que les Caſtors font leurs petits établiſſemens avec tant de concert, c'eſt donc par un effet de leur connoiſſance. Or j'ai prouvé par la ſuppoſition d'un peuple abſolument muet que la connoiſſance ſans une communication reciproque par un langage ſenſible & connu, ne ſuffit pas

pour entretenir la societé, ou pour exécuter une entreprise qui demande de l'union & du concert. Concluons donc que puisque la nature, qui agit toujours avec tant de sagesse, a fait les Castors pour vivre en societé, elle leur en a donné tous les moyens nécessaires, & par consequent la faculté de parler, quel que soit leur langage, puisque sans ce secours il est impossible qu'aucune societé puisse subsister, & comme la nature suit par tout les mêmes loix, appliquons ce raisonnement aux Abeilles, aux Fourmis & à toutes les espéces de Bêtes qui vivent en societé; & voilà déja une partie fort considerable des Bêtes pourvûës de la faculté de parler.

Mais peut-on dire la même chose des Bêtes qui ne vivent

pas en ſocieté ? Tels ſont la plûpart des Quadrupedes ; les Oiſeaux, les Poiſſons, les Reptiles, & c'eſt ſans contredit le plus grand nombre. Je ne ſçais Mad. .... ſi vous appercevés les conſéquences du premier pas que je viens de hazarder. Car s'il y a quelques Bêtes qui parlent, il faut qu'elles parlent toutes. Si les Caſtors & les Perroquets ont un langage, il faut que l'Huître & le Limaçon ayent le leur. Me voilà engagé, pour ainſi dire, dans un défilé dangereux dont les plus forts préjugés gardent toutes les iſſuës. Mais dans le pays des ſyſtémes comme ailleurs il n'y a ſouvent que le premier pas qui coûte. J'ai prouvé, ce me ſemble, avec aſſez de vraiſemblance que les Bêtes, qui vivoient en ſocieté doivent né-

ceſſairement avoir un langage. Il faut étendre la propoſition à toutes les autres eſpéces de Bêtes.

Pourquoi en effet la nature auroit-elle refuſé aux unes un privilege qu'elle auroit accordé aux autres ? Rien ne ſeroit plus contraire à l'uniformité qu'elle affecte dans toutes ſes productions. Je ſçais que la nature auſſi avare dans le ſuperflu, qu'elle eſt prodigue dans le néceſſaire, ne fait rien ſans néceſſité. Mais n'eſt-ce pas une néceſſité que deux Bêtes aſſociées enſemble pour former un ménage & une famille, deux oiſeaux, par exemple, s'entendent & puiſſent s'exprimer mutuellement leurs ſentimens & leurs penſées ? Aſſociés deux perſonnes abſolument muettes, je défie que l'union ſubſiſte, à

elles n'ont aucun moyen de convenir enſemble de leurs faits & de s'exprimer leurs beſoins. Deux Moineaux ſans aucune eſpéce de langage ſeront dans la même impoſſibilité de vivre enſemble, & l'on verra dans leur petit ménage tous les inconvéniens de la ſocieté muette, dont j'ai parlé. En un mot la néceſſité d'un langage entre un mari & une femme pour vivre en menage eſt la même que pour une ſocieté.

Il ne ſeroit pas impoſſible que la nature eût fait quelques Animaux pour vivre dans une ſolitude abſouë, & qu'en conſéquence elle leur eût donné les deux ſexes pour pouvoir ſe multiplier eux-mêmes, comme les plantes, ſans le ſecours d'un accouplement, & differemment

des Limaçons & des Vers de terre, qui quoiqu'ils ayent les deux sexes, n'en peuvent faire usage qu'en s'accouplant; en supposant qu'il y ait dans l'Univers des Bêtes de cette espéce, je conviendrai sans peine que si la nature leur avoit donné la faculté de parler, elle leur auroit fait un présent inutile; mais dès que deux Bêtes ont habituellement besoin l'une de l'autre, dès qu'elles forment entr'elles une societé durable, il faut nécessairement qu'elles se parlent. Comment concevoir que deux Moineaux dans la ferveur de leurs amours, ou dans les soins que leur donne l'éducation de leurs petits, n'ayent pas mille choses à se dire. Ce seroit ici le lieu d'égayer la matiere par des détails interessans; mais je ne veux pas qu'un ou-

vrage Philoſophique dégénére en plaiſanterie. Je ne m'attache, comme vous voyez, qu'à des raiſons ſolides, & je ſoûtiens qu'il eſt impoſſible dans l'ordre de la nature qu'un moineau qui aime ſa femme n'ait pas pour ſe faire écouter un langage plein d'expreſſion & de tendreſſe. Il faut qu'il la gronde lorſqu'elle fait la coquette : il faut qu'il menace les galans qui viennent la cajoler, il faut qu'il puiſſe l'entendre lorſqu'elle l'appelle ; il faut tandis qu'elle couve aſſidument ſes œufs qu'il puiſſe pourvoir à ſes beſoins, & diſtinguer ſi c'eſt de la nourriture qu'elle demande, ou quelques plumes pour réparer ſon nid, & pour tout cela il faut un langage.

Beaucoup de Bêtes, dira-t'on, n'ont point comme les Oiſeaux

de menage établi & permanent. Car pour le dire en paſſant, les oiſeaux ſont le modelle de la conſtance & de la fidélité conjugale. Je le ſçais, & le nombre même en eſt très grand. Tels ſont les Chiens, les Chevaux, les Bêtes fauves, & preſque tous les quadrupedes, les Poiſſons & les Reptiles. Mais j'inſiſterai toûjours ſur un principe avoüé & reconun pour certain. La nature eſt trop ſemblable à elle-même dans les productions d'un même genre pour avoir mis entre les Bêtes une différence auſſi eſſentielle que ſeroit celle de parler ou de ne parler pas. C'eſt par ce principe que quoi qu'on ne connoiſſe qu'à peine la ſemence du corail, des champignons, des truffes, du noſtoch, de la fougere, nous ne laiſſons pas d'ê-

tre perſuadés que ces plantes viennent de graine, parce que c'eſt la façon dont la nature produit toutes les autres. Concluons donc que ſi la nature a donné aux Bêtes qui vivent en ſocieté & en menage la faculté de parler, elle a, ſans doute, fait le même avantage à toutes les autres Bêtes; car il ne s'agit point ici d'une de ces différences accidentelles que la nature ſe plait à diverſifier dans les différentes eſpéces d'un même genre. Il n'y a peut être pas dans le monde entier deux viſages qui ſe reſſemblent parfaitement; mais enfin tous les hommes ont un viſage. On voit dans les différentes eſpéces d'Animaux des différences encore plus grandes: les uns ont des aîles, les autres ont des nageoires, d'autres ont des pieds

& des jambes : les Serpens n'ont rien de tout cela ; mais tous les Animaux enfoncent la faculté de se mouvoir & de se porter où ils veulent selon leurs besoins. Entre les Animaux il y en a qui voyent & qui entendent plus ou moins, mais tous voyent & entendent. Il en est ainsi de la faculté de parler : Peut-être que cette faculté est plus parfaite dans les Bêtes qui vivent en société & en famille ; mais dès qu'elle est dans quelques unes il faut croire qu'elle est dans toutes, plus ou moins parfaite à proportion de leurs besoins.

Il faut même observer que les animaux qui ne vivent ni en corps de societé, ni en ménage établi, ne laissent pas d'avoir entr'eux dans chaque espéce, un certain commerce & une sorte de so-

ciété. Tels ſont les quadrupedes, les poiſſons, les reptiles, les oiſeaux mêmes indépendemment de leur menage, comme les Etourneaux, les Perdrix, les Corbeaux, les Canards, les Poules. Or dequoi ſerviroit aux Bêtes de rechercher ainſi la ſociété les unes des autres, ſi ce n'étoit pour s'entr'aider, & profiter réciproquement de leurs connoiſſances, de leurs découvertes & de tous les ſecours qu'elles peuvent ſe prêter; & comment le pourroient-elles faire ſi elles ne s'entendent pas les unes les autres! Tous les raiſonnemens que j'ai faits pour prouver que les Bêtes qui vivent en corps de ſociété doivent avoir un langage retrouvent ici leur place & toute leur force. Il ne peut y avoir de différence que du plus au

moins, & si l'on en juge par les faits, vraisemblablement il n'y en a aucune.

Les Loups, par exemple, chassent avec beaucoup d'adresse, & concertent ensemble de ruses de guerre. Un Homme passant dans une campagne apperçut un Loup qui sembloit guetter un troupeau de moutons. Il en avertit le berger & lui conseilla de le faire poursuivre par ses chiens. Je m'engarderai bien, lui répondit le berger. Ce Loup que vous voyez n'est là que pour détourner mon attention, & un autre Loup qui est caché de l'autre côté n'attend que le moment où je lâcherai mes chiens sur celui-ci pour m'enlever une brebis. Le passant ayant voulu vérifier le fait, s'engagea à payer la brebis, & la chose arriva comme le ber-

ger l'avoit prévûë. Une ruſe ſi bien concertée ne ſuppoſe-t'elle pas évidemment que les deux loups ſont convenus enſemble, l'un de ſe montrer, l'autre de ſe cacher, & comment peut-on convenir ainſi enſemble ſans ſe parler.

Un moineau trouvant à ſa bienſéance un nid qu'une hirondelle venoit de conſtruire, s'en empara. L'hirondelle voyant chez elle l'uſurpateur, appella du ſecours pour le chaſſer. Mille hirondelles arrivent à tire d'aîle & attaquent le moineau; mais celui-ci couvert de tous côtés, & ne preſentant que ſon gros bec par la petite entrée du nid étoit invulnérable, & faiſoit répentir les plus hardies qui oſoient s'en approcher. Après un quart d'heure de combat toutes les

hirondelles disparurent. Le moineau se croyoit vainqueur, & les spectateurs jugerent qu'elles abandonnoient l'entreprise. Point du tout. Un moment après on les voit revenir à la charge, & chacune s'étant pourvûë d'un peu de cette terre détrempée dont elles font leur nid, elles fondirent toutes ensemble sur le moineau, & le claquemurerent dans le nid afin qu'il y périt, puisqu'elles n'avoient pû l'en chasser. Croyez-vous, Mad... que les hirondelles ayent pû former & concerter ce dessein toutes ensemble sans se parler?

On raconte des choses admirables des Singes lorsqu'ils vont à la picorée. Une troupe de soldats qui va au fourrage dans le voisinage de l'ennemi, ne marche pas avec plus d'ordre & de

précaution. Je pourrois vous raporter mille autres traits semblables ; mais il faudroit faire un volume, & je ne veux qu'appuyer mon raisonnement. On s'est toûjours servi jusqu'apresent de ces exemples pour prouver que les Bêtes ont de la connoissance, & on a eu raison, parce qu'en effet on ne peut pas concevoir que les Bêtes puissent, sans connoissance, faire des actions si singulieres ; mais il est évident qu'on n'a pas été assez loin & qu'il faut conclure de plus que les Bêtes parlent, puisqu'il paroit également impossible qu'elles les puissent faire sans parler. Et remarquez, s'il vous plaît, Mad... qu'il ne s'agit pas ici d'une opinion ou d'un système fondé sur des conjectures ou des explications vrai-semblables ;

mais d'un raiſonnement appuyé ſur des faits ſenſibles & palpables. Je dis des faits ſenſibles, tels que ceux que je viens de rapporter, & mille autres ſemblables en tout genre. Entrez dans un bois où il y a des Geais. Le premier qui vous apperçoit donne l'allarme à toute la troupe, & le bruit ne finit point que vous ne ſoyez ſorti, ou que votre préſence ne les ait chaſſés. Les Pies, les Merles & preſque tous les oiſeaux en font autant. Qu'un Chat paroiſſe ſur un toit ou dans un jardin, le premier Moineau qui le découvre fait préciſement ce que fait parmi nous une ſentinelle qui apperçoit l'ennemi. Il avertit par ſes cris tous ſes camarades & ſemble imiter le bruit d'un tambour qui bat au champ. Voyez un Coq

auprès d'une Poule, un Pigeon auprès d'une femelle qu'il ſollicite, un Chat à la ſuite d'une Chatte, leurs diſcours ne finiſſent point.

Je ne finirois point moi même ſi je voulois épuiſer les détails, & je veux cependant mettre des bornes à ce petit ouvrage. Je ne veux plus ajoûter qu'une reflexion importante qui fait, ſelon moi, une eſpéce de démonſtration. Nous parlons tous les jours aux Bêtes & elles nous entendent fort bien. le Berger ſe fait entendre de ſes moutons, les Vaches entendent tout ce que leur dit une petite payſanne, nous parlons aux chevaux, aux chiens, aux oiſeaux, & ils nous entendent. Les Bêtes nous parlent auſſi à leur tour, & nous les entendons.

Combien plus doivent-elles se faire entendre de leurs semblables ? Car nous ne pouvons avoir, par rapport à elles, qu'une langue étrangere ; & si la nature les a faites capables d'entendre une langue étrangere, comment leur auroit-elle refusé la faculté d'entendre & de parler une langue naturelle ? Votre chienne, par exemple, a beaucoup d'esprit, vous vous entretenez tout le long du jour avec elle, vous l'entendez & elle vous entend : mais soyez sûre que lorsqu'il vient un chien la cajoler, elle l'entend beaucoup mieux encore & se fait mieux entendre.

Convenés donc Mad. . . . que les Bêtes parlent, & qu'il est fort raisonnable de le croire puisque la raison, les loix de la nature, les faits & l'experience concourent

concourrent à le prouver avec assez d'évidence pour fixer sur cela notre incertitude. Je ne sçais pourtant pas si je vous aurai persuadée ; car je ne connois rien au monde de si difficile que de persuader à quelqu'un un sentiment qu'il n'a pas puisé lui même dans ses propres lumieres, à moins qu'il ne flatte son amour propre. Mais vous avoüerez du moins que mon opinion est assez bien fondée pour trouver place entre les divers systêmes qui occupent le loisir des Philosophes. Un autre aveu que j'éxige de vous & qui me sera beaucoup plus cher, c'est que vous devez être satisfaite de ma complaisance & pour ne vous rien laisser à désirer de ce côté là, je vais traiter encore le troisiéme point qui me reste à examiner.

III.

DU LANGAGE DES BESTES.

PRETENDEZ-VOUS, Mad.... parce que je suis persuadé que les Bêtes parlent, que je vous explique leur langage, & que je vous donne le dictionnaire de leur langue ? Je vous avoüe que la chose me paroît assez difficile, & que je ne sçais trop comment m'y prendre. Je vais remonter au principe, & de là en suivant les diverses reflexions que le sujet me fournira, je ferai, pour éclaircir la matiere, tout ce que vous pouvez raisonnablement éxiger de moi. Mais ne vous attendez qu'à des observations générales : les détails se-

roient une vraie bouffonnerie.

Pourquoi la nature à t'elle donné aux Bêtes la faculté de parler ? C'eſt uniquement pour exprimer entr'elles leurs déſirs & leurs ſentimens, afin de pouvoir ſatisfaire par ce moyen à leurs beſoins & à tout ce qui eſt néceſſaire pour leur conſervation. Je ſçais que le langage en général a encore un autre objet qui eſt d'exprimer les idées, les connoiſſances, les refléxions, les raiſonnemens. Mais quelque ſyſtême que l'on ſuive ſur la connoiſſance des Bêtes, fût ce le ſyſtême des diables qui leur donne une ame ſpirituelle & capable de raiſonner, il eſt certain que la nature ne leur à donné de connoiſſance que ce qui leur eſt utile ou néceſſaire pour la conſervation de l'eſpece & de chaque indivi-

du. Point d'idées abſtraites par conſéquent, point de raiſonnemens Métaphyſiques, point de recherches curieuſes ſur tous les objets qui les environnent, point d'autre ſcience que celle de ſe bien porter, de ſe bien conſerver, d'éviter tout ce qui leur nuit, & de ſe procurer du bien. Auſſi n'en a-t'on jamais vû haranguer en public, ni diſputer des cauſes & de leurs effets. Elles ne connoiſſent que la vie animale.

De cette réflexion il en ſuit une autre. C'eſt qu'en même tems que la nature a donné ſi peu d'étenduë à la connoiſſance des Bêtes, elle à néceſſairement auſſi borné à proportion leurs déſirs, leurs paſſions, & par conſequent leurs beſoins. Car ce ſont nos déſirs qui font nos beſoins, & c'eſt la connoiſ-

ſance qui produit nos déſirs. Sçavoir qu'on peut être heureux & le déſirer, c'eſt une même choſe dans le cœur de l'homme. Avant le peché ſes yeux étoient fermés à tous les biens humains & ſenſibles, il ne les déſiroit pas. Le peché lui ouvrit les yeux & il les déſira pour ſon malheur. Heureux le ſage qui ſçait contenir ſes déſirs dans les bornes que la Religion & la raiſon leur preſcrivent? Treve de morale, me direz vous, venons au fait.

La gloire, la grandeur, les richeſſes, la réputation, le faſte & le luxe ſont des noms inconnus aux Bêtes, & que vous ne trouverez pas dans le dictionnaire de leur langue. Elles ne ſçavent exprimer que leurs déſirs & leurs déſirs ſont bornés à ce qui eſt purement néceſſaire pour leur con-

ſervation. Ecoutez parler un Chien. Il ne ſe plaindra pas de ce que ſa niche n'eſt point dorée, ni de ce qu'on ne le ſert pas dans un plat d'argent. Il ne vous demandera pas le droit de commander à tous les chiens de la maiſon. Tout ce qu'il vous demandera c'eſt un peu de nourriture pour ſubſiſter. Si vous le menacez, il tâchera de vous fléchir. Si vous le laiſſez ſeul, il témoignera par ſes cris, ſon déſeſpoir & la crainte qu'il a d'être abandonné ſans retour. Si vous le menez à la promenade, il vous remerciera avec mille expreſſions de joye. S'il voit quelque objet qui l'effraye, il vous le dira par ſes geſtes & ſes aboyemens. En un mot parlez-lui de boire, de manger, de dormir, de courir, de folatrer,

de ſe défendre contre un ennemi, & de défendre en vous ſon protecteur & ſon unique appui, il vous entendra parfaitement, & vous répondra fort bien, parce que tout cela tend à ſa conſervation pour laquelle ſeule la nature lui a donné la faculté d'entendre & de ſe faire entendre, c'eſt à dire, de parler, mais ne traitez point avec lui de Philoſophie ni de Morale; car ce ſeroit lui parler une langue étrangere dont il ignore abſolument toutes les expreſſions. Ses connoiſſances & ſes beſoins ne vont pas juſques là. Amenez lui enſuite une Chienne. La connoiſſance ſera bientôt faite, & la converſation commencée. Mais ne croyez pas qu'il perde le tems à faire des complimens à la belle ſur la

beauté, sur sa taille, son esprit, sa naissance & sa jeunesse. Tous ces avantages sont pour lui autant d'idées inconnuës qu'il ne sçauroit entendre ni exprimer. La seule chose qui le touche alors, c'est le désir de multiplier son espéce, ou du moins d'en prendre les moyens. C'est uniquement sur ce point que roule toute la conversation. Mais quelle vivacité n'y voit-on pas? Tout parle dans une Bête amoureuse comme dans l'homme le plus passionné. Tout exprime sa passion; ses gestes, sa voix, tous ses mouvemens.

Ce principe nous fournit une premiere observation sur le langage des Bêtes, c'est qu'il est fort borné, puisqu'il ne s'étend pas au-delà des besoins de la vie. Mais il ne faut pourtant pas nous

faire illusion sur ce point. A bien prendre la chose, le langage des Bêtes ne nous paroît si borné que par rapport au nôtre qui est peut être trop diffus. Tout borné qu'il est, il suffit aux Bêtes & le surplus leur seroit inutile. Ne seroit il pas a souhaiter du moins à certains égards, que le nôtre fût moins abondant & moins prolixe ? Les Hommes sont naturellement grands parleurs, & si j'osois le dire, bavards. Ils n'ont jamais assez de mots pour exprimer tout ce qu'ils veulent dire. Peu contens des idées simples ils aiment à les disséquer pour ainsi dire en soudivisions : ils semblent quelquefois vouloir faire l'anatomie d'une idée ou d'un sentiment, comme un Chirurgien feroit celle de la tête. Autant de mots nouveaux

par conſequent qu'il faut créer ; & quels mots ! Des mots vuides de ſens, obſcurs, équivoques, plus propres à faire naître des diſputes, qu'a éclairer l'eſprit.

Quel abus d'ailleurs les Hommes ne font ils pas de la facilité de parler que la nature leur a donné ! Que d'erreurs & de menſonges ſont le ſujet ordinaire de nos converſations ! Que d'extravagances & de bagatelles, que de médiſances & de mauvais propos ! Si les Bêtes nous entendoient converſer, jaſer, mentir, médire, extravaguer, auroient-elles lieu de nous envier l'uſage que nous faiſons de la parole ? Elles n'ont pas nos avantages : mais elles n'ont pas nos défauts. Elles parlent peu, mais elles ne parlent jamais qu'à

propos & avec connoiſſance de cauſe. Elles diſent toujours vrai & ne trompent jamais, non pas même en amour. N'eſt-ce pas à leur tour un avantage qu'elles ont ſur nous ! Elles ſont à cet égard à peu près dans le cas des Payſans de nos campagnes, des Négres & des Sauvages de l'Amérique. Je ſerois même tenté d'en faire des Philoſophes, & d'en camparer du moins beaucoup d'eſpéces à Diogéne vivant dans une petite baraque, content du pur neceſſaire, fuyant le commerce des hommes, & ne ſeparant que par neceſſité. Tel eſt un de ces gros Chats barbus & bien fourrés que vous voyez tranquille dans un coin, digérant à loiſir, dormant ſi bon lui ſemble, ſe donnant quelquefois le plaiſir de la chaſſe, jouiſſant

d'ailleurs paisiblement de la vie, sans se mettre en peine des événemens qui nous agitent, sans se fatiguer l'esprit par mille reflexions inutiles & peu curieux de communiquer aux autres ses pensées. Il ne faut, à la verité, qu'une Chate qui vienne à paroître pour déranger toute sa Philosophie ; mais nos Philosophes sont ils plus sages dans l'occasion ?

Il faut pourtant nous tenir au vrai. Je ne veux ni vous séduire, ni m'éblouir moi-même par des raisonnemens moins solides que spécieux Les Bêtes en général parlent peu. Il y en a même de si taciturnes, qu'elles ne disent pas quatre mots dans un jour. Tels sont entre celles que nous connoissons le plus les Anes, les Chevaux, les Bœufs, les Mou-

tons & la plûpart des quadrupedes. La raiſon en eſt toute ſimple. C'eſt que la nature n'a donné à ces animaux qu'une nourriture ſi legére & ſi aiſée à digérer, qu'il faut qu'ils la renouvellent ſans ceſſe pour prévenir la faim, ce qui occupe tout leur loiſir. Mais en récompenſe vous m'avoüerez, qu'il y a des Bêtes qui ne déparlent point. Tels ſont entr'autres les oiſeaux, & ce que je vous prie de bien remarquer, c'eſt que ce ſont les femelles qui parlent le moins. Comme le langage des Oiſeaux eſt pour ainſi dire, le mieux articulé & le plus ſenſible pour nous, prenons le pour exemple. Vous pourrez juger par lui du langage des autres Bêtes, en y mettant les differences qu'on remarque aiſement dans chaque eſpece.

Les Oiſeaux chantent, dit on, c'eſt une erreur. Les Oiſeaux parlent & ne chantent point. Ce que nous prenons pour un chant n'eſt que leur langage naturel. La Pie, le Geai, le Corbeau, la Choüette, le Canard chantent-ils? Ce qui nous fait croire qu'ils chantent, ce ſont les accens de leur voix. C'eſt ainſi que les Hottentiots dans l'Afrique ſemblent glouſſer comme le Cocq d'Inde, quoique ce ſoit l'accent naturel de leur langue, & qu'il y a des peuples qui nous paroiſſent chanter en parlant. Les Oiſeaux chantent ſi l'on veut dans le même ſens; mais ils ne chantent point pour chanter, comme nous nous imaginons. S'ils chantent, ce n'eſt que pour parler; & il eſt aſſez plaiſant qu'il y ait ainſi dans le monde un peuple ſi nombreux

qui ne parle qu'en muſique ou en chant. Mais que diſent ils enfin ces oiſeaux ? Il faudroit le demander à Apollonios de Thyane qui ſe vantoit d'entendre leur langage. Pour moi qui ne ſuis pas devin, je ne puis vous donner que des conjectures vraiſemblables.

Prenons pour exemple la Pie qui eſt ſi cauſeuſe. Il eſt aiſé d'obſerver que ſes diſcours ou ſes chants ſont variés. Tantôt elle abbaiſſe ou éleve le ton, tantôt elle preſſe ou rallentit la meſure, tantôt elle prolonge ou abrége ſon caquet. Ce ſont évidemment autant de phraſes différentes. Or en ſuivant le principe que j'ai établi que les connoiſſances, les déſirs, les beſoins des Bêtes & par conſéquent leurs expreſſions ſont bor-

née à ce qui eſt utile ou néceſſaire pour leur conſervation. il me ſemble qu'il n'y a rien de plus aiſé que d'entendre d'abord en general le ſens de ces différentes phraſes; & ne prenez point ceci pour une plaiſanterie, c'eſt la pure verité, ou du moins tout ce que je connois de plus approchant. Car dès qu'une Pie ne peut parler que pour exprimer ce qui lui eſt utile ou néceſſaire, toutes les fois qu'elle parle, obſervez dans quelle circonſtance elle ſe trouve par rapport à ſes beſoins. Voyez enſuite ce que vous diriez vous même en pareille circonſtance, c'eſt là préciſément ce qu'elle dit. Si elle parle par exemple en mangeant avec beaucoup d'appetit, il n'eſt pas douteux que ce qu'elle dit alors c'eſt ce que

vous

vous diriez vous même en pareille occasion : „ Voilà qui est „ bon, voilà qui me fait du bien.“ Si vous lui presentez quelque chose de mauvais, elle ne manque pas de dire comme vous diriez vous-même : „ cela me dé„ plaît, cela ne vaut rien pour „ moi. Placez-vous en un mot dans les diverses circonstances où peut-être quelqu'un qui ne connoît & qui ne sçait exprimer que ses besoins, & vous trouverez dans vos propres discours l'interprétation de ce que dit une Pie dans les mêmes circonstances. „ Il n'y a plus rien „ ici à manger, allons ailleurs. „ où allez vous ma compagne ? „ Je m'en vais, suivez-moi. Ve„ nez vite, accourez. Voici de „ bonnes choses. Où êtes vous ? „ Me voici. Ne m'entendez vous

„ pas ? Vous mangez tout, je „ vous battrai. Ahi ahi. Vous me „ faites mal. Qui eſt ce qui ar- „ rive là ? J'ai peur, gare, gare. „ Allarme, allarme. Cachons- „ nous, ſauvons nous. “ Je pourrois comme vous voyez allonger ce dictionnaire de beaucoup de phraſes ſemblables, ſur tout en y ajoutant toutes les expreſſions dictées par l'amour, la jalouſie, la douleur & la joye. Mais n'eſt-ce pas beaucoup d'avoir oſé vous en donner un échantillon ?

A propos de la joye, permettez moi de faire une petite digreſſion. Sçavez-vous bien que nos anciens Philoſophes ont prétendu que les Bêtes ne rient point, & que le rire eſt une proprieté eſſentielle de l'Homme excluſivement aux Bêtes. Mais n'eſt-ce pas encore là

une vieille erreur, & n'eſt il pas évident que les Bêtes rient très-bien à leur maniere & tout auſſi bien que l'Homme ? Voyez deux jeunes chiens folâtrer enſemble dans une campagne, ſe ſurprendre l'un l'autre, ſe faire des niches & de fauſſes peurs. Tout cela ſe peut il faire ſans rire ? Eſt il donc eſſentiel au rire qu'il ſe faſſe comme dans l'Homme par un mouvement des lévres & de la bouche avec un ſon de voix convulſif ? Le rire n'eſt qu'une expreſſion de joye, & cette expreſſion eſt néceſſairement differente dans les diverſes eſpéces d'animaux. L'Homme rit à ſa maniere, & le Chien rit à la ſienne. Qu'importe que ce ſoit par un éclat de voix, ou par un ſimple mouvement des oreilles ou de la queue, ou quel-

qu'autre expreſſion ſemblable ? C'eſt toujours rire. Quel parti allez vous prendre, Mad.....? Suſpendez je vous prie un moment votre déciſion. Je ſuis de l'avis des anciens Philoſophes ; & en voici la raiſon. Le rire eſt une expreſſion de plaiſir & de joye, mais tout plaiſir & toute joye ne produit pas le rire. La ſeule joye qui produit le rire eſt celle qui eſt accompagnée de ſurpriſe, & qui naît en nous à la vûë ſubtile de quelque aſſortiment bizarre de deux idées ou de deux choſes incomparibles, comme d'un Magiſtrat habillé en Arlequin, ou d'un mal-à-droit qui veut faire le capable. Cela eſt ſi vrai que la même choſe qui nous fait rire dans des circonſtances ordinaires, ceſſe de nous paroître ridicule dans d'autres circon-

ſtances. Nous rions d'un homme qui pour ſon plaiſir ou par vanité, entreprenant de ſauter un foſſé plein d'eau, tombe au milieu ; mais que ce même accident arrive à un autre homme qui fuit un ennemi armé, loin d'en rire nous en ſommes affligés ; il faut par conſéquent pour être capable de rire, pouvoir comparer enſemble deux idees & en appercevoir l'incompatibilité. Or c'eſt ce que les Bêtes ne ſçauroient faire, parce qu'elles n'ont que des connoiſſances directes. Elles ont des ſentimens de ſatisfaction, de plaiſir & de joye, & la plûpart les expriment très-diſtinctement, mais elles ne peuvent point avoir cette joye qui naît de reflexion ou de comparaiſon. Donc les Bêtes ne rient jamais, & les anciens Philoſo-

phes ont eu raiſon. Revenons à nos Oiſeaux.

On peut m'objecter que les Oiſeaux répétent toujours la même choſe, & par conſequent ne varient point leurs phraſes comme je le prétends. A cela je réponds qu'outre les differences qu'il eſt aiſé de remarquer dans le parler des Oiſeaux, de vitiſſe ou de lenteur, de haut & de bas, de longueur & de briéveté, il y en a vraiſemblablement beaucoup d autres que nous n'appercevons pas, faute d'entendre leur langage, mais que les Oiſeaux entr'eux remarquent fort bien. Diſtinguons-nous leur phyſionomie? A peine nous doutons nous qu'ils en ayent de differentes; rien n'eſt cependant plus certain, & ils ne s'y trompent point. J'ai vû une hirondelle porter à

manger à six ou sept petits rangés à la file sur une aiguille de cadran. Les petits avoient beau changer de place : la mere ne se méprenoit jamais en donnant à manger deux fois de suite au même, & elle n'en oublioit aucun. Que dans un troupeau de cent Agneaux une Brebis entende bêler le sien, elle le reconnoît aussi tôt & court le chercher. Deux Moineaux se reconnoissent entre mille au son de la voix. Je pourrois alléguer cent faits pareils pour prouver que tous les Animaux ont dans leur commerce entr'eux une finesse de discernement qui nous échappe, & qui leur fait remarquer entr'eux des différences qui sont absolument imperceptibles pour nous. Si donc beaucoup d'Oiseaux nous paroissent chanter toujours la

même chanſon ; comme le Moineau, le Pinſon, le Serin, ne concluons pas qu'ils diſent toujours la même choſe. Croyons plûtôt que c'eſt un effet du peu de fineſſe de nos oreilles par rapport à un langage qui nous eſt totalement étranger & inconnu. Quand nous diſons *chaſſez ce matin*, & *je ſuis arrivé ce matin* : nous diſtingnons ces deux *matins* par la prononciation; mais la difference eſt ſi ſenſible pour un étranger, qu'il ne l'apperçoit preſque pas. La langue Chinoiſe eſt pleine de ſemblables différences que les étrangers ont toutes les peines du monde à ſentir & à faire ſentir. Je m'imagine qu'un Homme né ſourd qui entendroit pour la premiere fois parler les Hommes entr'eux, ſe perſuaderoit auſſi, ne connoiſ-

ſant

ſant ni voyelles, ni mots, ni ſyllabes, qu'ils diroient toujours la même choſe. Tel eſt le jugement que nous portons du ramage des Oiſeaux.

Je ne veux pourtant point abuſer de cette refléxion pour ſoutenir qu'un Roſſignol dans le Printemps varie autant ſes diſcours qu'il varie ſon chant, ou qu'un Serin dans ſa cage dit autant de phraſes différentes qu'il répéte de fois ſa chanſon. Non. Je ſuis au contraire perſuadé que les Oiſeaux ſont babillards & amis des répétitions. Il eſt même néceſſaire qu'ils le ſoient, & en voici la raiſon. Pour dire, *je vous aime* nous avons cent phraſes ſynonymes, cent expreſſions differentes, & il n'y a point de Thême que nous ne puiſſions, comme on dit, faire en deux fa-

çons. C'eſt un effet de la ſupériorité de nos connoiſſances, de la multiplicité de nos idées, & pour ainſi dire de la ſoupleſſe & de l'étenduë de nôtre eſprit qui embraſſe pluſieurs objets enſemble, & qui apperçoit leurs rapports réciproques. Il n'en eſt pas ainſi des Bêtes. La nature a donné à leurs connoiſſances des bornes ſi étroites, qu'elles ne peuvent enviſager qu'un objet à la fois; & comme elles l'enviſagent toujours ſimplement & de la même maniere, elles n'ont auſſi communément qu'une ſeule façon d'exprimer leurs connoiſſances ou leurs ſentimens. Cette remarque eſt importante pour connoître plus à fond le langage des Bêtes Non ſeulement il eſt borné, comme j'ai déja dit, aux ſeuls objets qui intereſſent leur

conſervation, mais il eſt encore borné par lui-même, en ce qu'il n'a communément qu'une ſeule expreſſion pour chaque objet ; & c'eſt là la cauſe de leurs répétitions frêquentes ; car comme il eſt naturel que les Bêtes inſiſtent toujours ſur le même objet, juſqu'à ce que leur déſir ſoit ſatisfait, ou qu'il ſoit détourné par un objet plus preſſant ; & comme elles n'ont qu'une ſeule façon de s'exprimer ſur chaque objet, il eſt néceſſaire qu'elles répétent toujours la même expreſſion, & que cette répétition dure auſſi long-tems que l'objet les occupe. C'eſt ainſi qu'un Chien qui aboye la nuit pour quelque bruit qu'il a entendu, ne fait évidemment que répéter toujours la même phraſe : „ prenez garde. „ J'entends du bruit qui m'in-

„ quiéte ? ou je vois quelqu'un „ dont je me défie „ & qu'il la répétera toûjours juſqu'à ce que ſa crainte ſoit paſſée. C'eſt ainſi qu'un Pinſon amoureux répéte ſans ceſſe à ſa femelle la même expreſſion de ſon amour & de ſa tendreſſe, & ne lui dira vingt fois de ſuite que la même phraſe : „ je vous aime, „ je vous aime ; „ ou quelqu'autre équivalente. Mais dans d'autres circonſtances comme dans celles de la colere, & de la jalouſie ; de la ſatisfaction ou de la douleur, nous voïons que ce Chien & ce Pinſon emploïent beaucoup d'autres phraſes differentes ; ou ſi nous n'en appercevons pas les differences, c'eſt uniquement ou la faute de nos organes, ou le peu de connoiſſance que nous avons de leurs accens differens,

Il eſt donc vrai, pour revenir aux Oiſeaux que nous avons pris pour exemple, que la plûpart répetent beaucoup. Il ne ſuffit pas même de dire la plûpart, tous ſont dans le même cas, & ſi le Roſſignol paroit moins ſe répéter, ce n'eſt que parce que ſa phraſe eſt plus longue, & la différence de ſes accens plus marquée. Mais il n'eſt pas moins certain qu'ils ont des phraſes différentes pour les différens ſentimens qu'ils veulent exprimer, & que cette répetition ne vient que de ce que d'une part ils inſiſtent long temps ſur un même objet, & que de l'autre ils n'ont pour chaque objet, qu'une ſeule expreſſion. Eſt ce un défaut dans leur langage? Je veux bien le croire: mais comparez encore, ſi vous voulez, ce prétendu défaut

à l'avantage prétendu de nos amplifications, de nos métaphores, de nos hyperboles, de nos phrases entortillées, & vous trouverez dans les Oiseaux toujours du simple & du vrai, & dans le langage humain beaucoup de verbiage & de mensonges outrés.

Vous ne pouvez pas du moins refuser à la simplicité de leur langage un avantage que le notre n'a pas. C'est que dans chaque espèce il est uniforme & toujours le même dans tous les tems & dans tous les pays du monde ; au lieu que dans l'espece humaine non seulement chaque peuple a sa langue particuliere, mais la langue de chaque peuple varie continuellement, & au bout d'un certain tems ne se ressemble plus à elle-même. Un François du tems de Charlemagne ne

nous entendroit pas plus que nous entendons un Eſpagnol ou un Anglois. Le langage des Bêtes & des Oiſeaux n'eſt point ſujet à ces variations incommodes. Les Roſſignols & les Serins d'aujourd'hui parlent préciſément le même langage qu'ils parloient avant le déluge. Portez les aux Indes & à la Chine, ils n'y trouveront point une langue étrangere, & dès leur arrivée ils ſeront en état de converſer avec leurs ſemblables ſans le ſecours d'un interprête. Ne ſeroit il pas à ſouhaiter, comme on l'a propoſé quelquefois, que les Hommes ſur ce modéle établiſſent une langue générale qui ſeroit entenduë dans tout l'Univers?

Remarquez Mad..... que cette ſimplicité, ou cette ſtérilité du langage des Bêtes, vous pa-

roîtra encore moins défectueuſe ſi vous faites reflexion qu'elle eſt remplacée par des mines, des geſtes & des mouvemens qui ſont une eſpèce de langage très-intelligible & un ſuplement de l'expreſſion vocale. Un Chien, par exemple, n'a pas d'expreſſion vocale pour demander pardon quand il apperçoit que vous êtes en colere contre lui; mais que fait il? Il s'humilie devant vous, il rampe à vos pieds dans la poſture d'un ſuppliant. Il n'a pas de phraſe pour dire, ouvrez moi la porte, mais il y gratte & vous avertit par là du déſir qu'il a d'entrer ou de ſortir. Ne ſont-ce pas là des actions parlantes? Sans doute, puiſqu'elles ſe font fort bien entendre. Ce ſeroit ici le lieu de faire, comme dit le proverbe po-

pulaire, des commentaires sur les grimaces des Singes. Car il n'est pas douteux, que si entre ces grimaces il y en a qui ne sont que de pures grimaces, il y en a d'autres qui sont autant d'expressions qui valent bien des mots & des paroles.

Mais n'est-ce pas prendre trop d'avantage, que de citer comme je fais d'une part l'exemple des Oiseaux qui sont en effet grands parleurs, & de l'autre celui des Chiens & des Singes qui sont grands gesticulateurs, tandis qu'il y a tant d'autres espèces de Bêtes qui n'ont que très peu ou point d'expressions vocales, & dans lesquelles nous ne remarquons d'ailleurs aucun de ces gestes ou de ces actions parlantes? Non, je n'ai prétendu rien dissimuler. Si j'ai cité ces exemples, c'est uniquement parce que

ces Bêtes vivant au milieu de nous, nous les connoissons beaucoup mieux que toutes les autres espéces, & qu'il faut toujours raisonner sur les exemples les plus sensibles pour eclaircir des faits moins connus. Mais qu'importe que je cite l'exemple des Chiens ou des Chats ? La nature est constamment uniforme, c'est un principe certain, & par conséquent tout ce que nous remarquons d'essentiel dans une espéce de Bêtes, il faut le conclure pour toutes les autres.

J'avoüe qne les Poissons & les Reptiles préſentent ici à nos préjugés une assez grande difficulté. Comment concevoir qu'une Carpe ne soit pas en effet aussi muette qu'on le dit communément ? & quelle espéce de langage peut-on imaginer entre deux Cloportes ou deux Four-

mis? Les Oiseaux chantent, les Chiens aboyent, les Loups hurlent, les Cerfs brament, les Chevaux hannissent, les Moutons bêlent. Mais le Poisson & l'insecte rampant paroissent absolument muets. Il est vrai que s'il y a quelques espéces de Bêtes dont le langage est plus sensible, & sur lequel j'ai pû hazarder quelques conjectures vrai-semblables, ce seroit trop éxiger de moi que de prétendre que j'explique de la même maniere celui des Reptiles & des Poissons. Car on peut bien prouver qu'ils ont un langage, quel qu'il soit, puisque toutes les autres espéces de Bêtes en sont pourvûës; mais comment entreprendre de le connoître & de le déméler? Les uns vivent dans un élement qui nous est interdit; les autres nous

échappent par leur petiteſſe.

Gardons nous cependant ſur ce point de nous livrer trop à nos préjugés. D'où ſçavons nous que les Poiſſons n'ont pas autant & peut être plus d'expreſſions vocales que les Oiſeaux mêmes ? Les uns & les autres paroiſſent avoir été formés à peu près ſur le même modéle. Les uns volent, les autres nagent ; mais voler & nager eſt une même choſe ; l'élement ſeul eſt different. Il eſt dit dans la Geneſe que Dieu créa en même-temps du ſein des eaux les Oiſeaux & les Poiſſons, ce qui a ſervi de fondement à quelques moines pour ſe perſuader qu'on pouvoit les jours maigres manger indifferemment des uns & des autres. Les Poiſſons ſont pourvûs des cinq ſens que nous voïons dans les Oiſeaux

& dans tous les autres Animaux. Pourquoi n'auroient ils pas auſſi comme eux la faculté de parler ? Si nous ne les entendons parler ni chanter, c'eſt peut être faute d'un organe propre à les entendre. L'eau eſt remplie & toute pénétrée d'air que les Poiſſons reſpirent ; pourquoi n'en pourroient ils pas par le moïen d'un reſſort équivalent à la langue & au goſier, former des vibrations & des ſons trop délicats, à la verité, pour nos oreilles, mais quï ſeroient entendus dans chaque eſpèce ; Obſervez, s'il vous plaît que l'oreille de l'Homme eſt extrémement groſſiére, & que c'eſt l'effet d'une providence néceſſaire. Car ſi notre oreille étoit ſenſible aux plus petites vibrations de l'air dans lequel nous vivons, nous ſerions continuel-

lement étourdis de mille bruits cõfus qui ne nous permettroient d'en distinguer aucun Il y a donc certainement dans l'air beaucoup de sons que nous n'entendons pas. Tel est le bruit que fait un vers à soye en grugeant une feüille de murier. S'il est seul, ou s'il n'y en a que cinq ou six, personne ne les entend ; mettez-en une certaine quantité dans un cabinet, & alors tous ces petits bruits rassemblés à l'unisson sont très sensibles à nos oreilles. Combien plus est il possible qu'il y ait dans l'eau des bruits insensibles pour nous, & que par ce moyen les Poissons parlent sans que nous puissions les entendre. J'aime du moins à me le figurer pour ne rien ôter aux ouvrages de la nature de la perfection qu'elle a coûtume de leur donner, & je

ne pourrois penser sans quelque espece de chagrin Philosophique qu'elle eût condamné à un éternel silence, tant de peuples innombrables qui habitent les espaces immenses des mers & des rivieres Le silence est le partage des morts La parole donne la vie aux vivans mêmes. Riez, si vous voulez, d'une idée si nouvelle, & plaisantez sur les Poissons parlants, comme sans doute on se mocqua du premier qui fit mention de Poissons volans ; mais prenez garde que l'un ne soit aussi vrai que l'autre, & qu'il n'y ait dans vos plaisanteries plus de préjugés que de raisons. Pour moi je trouve cette idée fondée en raisonnement & en vrai semblance, & cela me suffit pour l'adopter jusqu'à ce qu'on m'ait détrompé par des raisons plus fortes.

Les Reptiles & les Insectes sont précisément dans le même cas. Il y a plusieurs espéces de Reptiles qui ont des expressions vocales très sensibles, comme les Serpens, les Grénoüilles, les Crapauts; & par conséquent en raisonnant sur le principe de l'uniformité de la nature, on est en droit de supposer dans les autres l'équivalent, sans compter le supplément des mines, des gestes, & des regards. Il n'en est pas tout à-fait ainsi des Insectes. Il n'y en a aucune espéce qui ait une expression vocale proprement dite que nous connoissions. Car on sçait que le cri du Grillon, le chant de la Cigale, le cri de certains Papillons, le bourdonnement des Mouches n'est point ce qu'on appelle un son de voix, & que c'est un bruit

causé

causé par le frémiſſement d'une membrane ; mais qu'importe ? Il n'eſt pas douteux que le cri du Grillon & de la Cigale ne leur ſerve à s'appeller pour ſe joindre enſemble, & vrai ſemblablement pour s'entretenir. On peut croire que le bourdonnement des Mouches leur ſert de même à ſe reconnoître dans chaque ſociété, ſoit par l'uniformité & l'uniſſon du ton, ſoit par des différences imperceptibles que nous ne ſentons pas ; ce qui fait l'équivalent de l'expreſſion vocale, & ce qui prouve auſſi combien la nature toujours uniforme dans le général & dans l'eſſentiel, ſçait varier les moyens & les détails. Or ce que la nature a fait pour quelques Inſectes, elle l'a ſûrement fait pour tous.

Il y a, par exemple, une eſpéce

d'Araignées qui ont une façon toute particuliere de se témoigner l'une à l'autre, le désir qu'elles ont de se rapprocher. Il est vrai que je n'en ai jamais été que témoin auriculaire, mais on m'a assuré que c'étoient des Araignées qui faisoient le bruit dont je vais parler. Une Araignée qui veut avoir compagnie frappe je ne sçais avec quel instrument sur le mur ou sur le bois où elle s'est établie neuf ou dix petits coups à peu prés semblables aux battemens d'une montre, mais un peu plus forts & plus serrés. Aprés quoi elle attend qu'on lui réponde. Si elle n'entend point de réponse, elle recommence d'intervalle en intervalle pendant environ une heure ou deux, reprenant cet exercice & se reposant alternativement le jour comme

la nuit. Au bout de deux ou trois jours, si elle n'entend rien, elle change de demeure, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé quelqu'un qui lui réponde. C'est une autre Araignée qui lui répond précisément de la même maniere & comme par écho. Si la proposition plaît à celle ci, la conversation s'anime & les battemens deviennent plus fréquents. Prêtez y l'oreille & vous jugez par le bruit que peu à peu l'une s'approche de l'autre, & que les battemens se joignent, enfin de si prés qu'ils se confondent les uns dans les autres, aprés quoi vous n'entendez plus rien. Tout le reste de l'entretien se passe apparemment à voix basse. Je me suis quelquefois amusé à faire ainsi l'écho d'une Araignée que j'entendois battre & dont j'imitois le bruit.

Elle me répondoit fidellement : elle m'attaquoit même quelquefois de converſation, & j'en ai ſouvent donné le plaiſir à diverſes perſonnes à qui je diſois que c'étoit un eſprit familier.

Combien de découvertes ſemblables ne ferions-nous pas ſur les Inſectes, ſi nos organes étoient aſſés déliés pour ſentir & appercevoir leurs mouvemens & leurs mines, & pour entendre leur voix, ou ce qui leur tient lieu de voix ? Oüi, je ſuis perſuadé que nous trouverions dans les Fourmis, dans les Vers, les Scarabées, les Chenilles, les Cloportes, les Mites, & en un mot dans tous les inſectes un langage établi pour leurs beſoins & pour leur conſervation ; & comme il y a quelques eſpeces d'Inſectes en qui nous remarquons plus d'in-

duſtrie & de connoiſſance que dans de grands Animaux, il eſt à croire que ces eſpéces ont auſſi un langage plus parfait à proportion, quoique toujours borné aux beſoins de la vie.

J'ai vû quelqu'un porter beaucoup plus loin ſes conjectures, & prétendre qu'avant le peché de l'Homme, les Bêtes parloient trés diſtinctement entr'elles, & articuloient une langue que l'homme entendoit parfaitement, comme elles entendoient auſſi le langage de l'Homme. Il trouvoit le fondement de cette conjecture dans la converſation que le Serpent eut avec Eve dans le Paradis Terreſtre. Si dans ce tems-là, diſoit il, les Bêtes n'avoient eu d'autre langage que celui qu'elles ont aujourd'hui, quel auroit dû être l'éton-

nemẽt d'Eve d'entendre un Serpent lier converſation avec elle, & lui faire des raiſonnemens ſuivis! Jugeons en par l'étonnement de Balaam lorſqu'il entendit ſon Aneſſe lui parler. Frappé de cette merveille il reconnut ſon crime & obéit à la voix de Dieu. Jugeons en encore par l'effet que feroit ſur nous un pareil événement. Si tout à coup nous voyons un Chien s'aſſeoir vis-à-vis de nous, & nous faire un diſcours ſuivi & raiſonné, pour nous porter à commettre un crime ou même pour nous perſuader quelque choſe d'indifférent, Quelle ſeroit notre ſurpriſe. Les cheveux nous dreſſeroient ſur la tête; nous croirions voir le diable, & loin de nous laiſſer perſuader, nous aurions horreur de pareils conſeils, nous nous en

défierions du moins, & nous irions au plus vîte consulter quelqu'un. Eve cependant ne fit rien de tout cela. Eve qui étoit si vertueuse & si éclairée, écouta tranquillement le discours artificieux du Serpent, disputa contre lui, & enfin se laissa séduire. Il falloit donc, concluoit-il, que le Serpent & par consequent toutes les autres Bêtes parlassent alors comme les Hommes, & que si elles ne parlent plus aujourd'hui de la même façon, ce soit un châtiment de Dieu pour avoir servi d'organe au diable, & avoir contribué au peché de l'Homme.

Cette idée m'a fait rire, & si elle vous faisoit plaisir, je serois tenté de vous laisser l'adopter, d'autant plus que Platon dans sa politique a peut-être des Bêtes quel-

que choſe de ſemblable ; que Joſephe dans ſes antiquités eſt du même ſentiment, & que Saint Baſile (ce qui eſt beaucoup plus fort) dit formellement dans ſon Homilie du Paradis Terreſtre dont il fait une aſſez belle deſcription, qu'il étoit peuplé de Bêtes *qui s'entendoient entr'elles & qui parloient ſenſément.* Ce ſont ſes propres termes autant qu'il m'en ſouvient : car je n'ai point ici de Saint Baſile. Mais vous m'accuſeriez peut être de vouloir auſſi vous ſéduire comme le Serpent ſéduiſit Eve, ſi je vous diſſimulois ce qu'on doit penſer de cette opinion. Ce n'eſt qu'une vaine conjecture qui n'a d'autre fondement que la ſécurité d'Eve en raiſonnant avec le Serpent. Or ce fondement eſt abſolument ruineux. Car avant

le

le peché Eve ne connoiſſoit ni la crainte ni la défiance. Elle vit bien ſans doute que le Serpent n'étoit que l'organe de quelque puiſſance ſupérieure. Cela même picqua ſa curioſité, d'autant plus qu'étant née immortelle & exempte de douleur, elle ſçavoit bien qu'elle n'avoit rien à craindre, & ſa curioſité la rendant encore plus hardie elle fit l'épreuve fatale de ſa foibleſſe. Vous voyez que je n'aime que le vrai. Mais permettez-moi cependant de profiter en paſſant du texte de Saint Baſile pour autoriſer mon ſentiment ſur le langage des Bêtes. Car ſi elles s'entendoient entr'elles dans le Paradis Terreſtre, & ſi elles *parloient ſenſément*, c'eſt-à-dire, avec connoiſſance, à propos & conformément à leurs beſoins,

pourquoi auroient-elles perdu ce privilege ?

Il eſt tems de finir ce petit Ouvrage. Je ſuis ſur le point de retourner à Paris, & je veux qu'il devance mon arrivée afin que vous ayez le tems de faire vos reflexions pour me les communiquer à mon retour. Mais finirai-je ſans vous donner un Dictionnaire détaillé du langage des Bêtes ? Hélas oüi, car vous voyez bien que la choſe eſt impoſſible. Autant d'eſpéces de Bêtes, autant de dictionnaires differens; il eſt vrai que chaque dictionnaire ſeroit fort court ; mais le nombre en ſeroit infini. Pour vous donner celui des Oiſeaux il faudroit pouvoir diſtinguer & pouvoir noter les quarts & demi-quarts de ton dont leur langage eſt compoſé. Il faudroit pouvoir

prêter l'oreille à tout ce qu'ils disent dans toutes les circonstances, & c'est un peuple si vif & si sauvage qu'il n'est pas possible de le suivre.

Le Serin est plus familier. Aussi pourrez vous avec un peu d'attention démêler la signification de la plûpart de ses phrases. Quand il voit que sa femelle néglige de couver ses œufs & s'absente du nid trop longtems, écoutez son discours, il lui dit sûrement alors qu'il est inquiet, qu'il faut qu'elle aille à ses œufs : qu'il la battra si elle ne rentre dans le nid. Lorsque la femelle obligée de tenir ses petits chaudement sous elle n'a pas le tems d'aller manger, & que le mâle lui dégorge de la nourriture dans le bec, elle lui témoigne sa satisfaction par le

battement de ſes aîles, & par un petit cri different de tous les autres qui doit néceſſairement ſignifier: „ Je ſuis bien aiſe, vous „ me faites plaiſir ". Il y a ſurtout deux circonſtances où le Serin, ainſi que le Roſſignol, le Pinſon, la Fauvette & tous les Oiſeaux, parle, ou ſi vous voulez, chante plus qu'à l'ordinaire. C'eſt lorſqu'il appelle ou qu'il ſollicite une femelle, & tandis qu'elle couve ſes œufs, ou ſes petits. Quoique dans ces deux circonſtances ſa phraſe paroiſſe la même, on peut cependant remarquer, outre les différences que nous n'appercevons pas, que dans la premiere le chant eſt plus vif, plus animé & accompagné d'action; & que peut-il ſignifier alors ſi ce n'eſt: Venez charmante femelle qui cherchez un mari:

„ je vous épouserai, nous ferons „ ménage ensemble ". Dans la seconde circonstance le Serin & le Rossignol disent toute autre chose. Ce qui les fait chanter alors, c'est le besoin de rassûrer la femelle trop occupée pour songer à sa sureté. Le mari veille pour elle perché sur une branche voisine d'où il observe tout ce qui se passe pour avertir sa femme, s'il survient quelque juste sujet de crainte. S'il cessoit quelque tems de chanter la femelle inquiéte quitteroit son nid. Tandis qu'il chante elle y reste tranquille, mais croire que le Rossignol chante alors pour chanter, c'est un préjugé qui n'a nulle vrai semblance, puisque les Oiseaux n'ont nulle idée de chant, ni aucun sentiment d'harmonie. Quand même on vou-

droit croire qu'il chante, il faudroit toujours ſuppoſer qu'il chante des paroles, je veux dire que ſon chant ſignifie quelque choſe; eh! que peut il vouloir exprimer alors, ſi ce n'eſt de dire à ſa femme: „ ſoyez tranquille, je veille pour vous, vous „ n'avez rien à craindre, je vous „ avertirai s'il arrive quelque „ choſe „. Voilà ce que diſent tous les Oiſeaux, & ce qu'ils répétent tout le jour en pareille circonſtance. Le Moîneau plus laconique dans ſon ſtyle, le dit en une phraſe fort courte, mais qu'il répéte continuellement. La phraſe du Pinſon eſt un peu plus longue, celle du Serin l'eſt encore d'avantage, celle de la Fauvette encore plus, & enfin celle du Roſſignol eſt la plus longue de toutes. Car je ne regar-

de toute la ſuite de ſon chant que comme une ſeule phraſe qui n'en dit pas plus que celle du Moineau. Telle eſt auſſi la phraſe que deux Chats rivaux miaulent en dialogue ſur une gouttiere. Ce n'eſt qu'une longue phraſe répétée, qui exprime leur jalouſie & leur colere. Auſſi eſt-elle toujours ſuivie d'un combat en forme & de la défaite de l'un des deux, de ſorte qu'on pourroit les comparer aux Héros d'Homére qui ne manquoient jamais de ſe faire l'un à l'autre de longues harangues avant que d'en venir aux coups de main.

Voilà inſenſiblement, Mad. .... un petit détail de dictionnaire que je vous fais, & qui pourra, ſi vous voulez, vous ſervir de clef pour expliquer du

mieux que vous pourrez le langage de toutes les Bêtes. Voulez vous encore une méthode fort ſimple ? La voici. Tout le langage des Bêtes ſe réduit à exprimer les ſentimens de leurs paſſions, & on peut réduire toutes leurs paſſions à un petit nombre ; ce ſont, le plaiſir, la douleur, la colere, la crainte, l'amour, le déſir de manger, le ſoin de leurs petits. Si vous voulez donc avoir le dictionnaire du langage des Bêtes, obſervez les dans les circonſtances de ces différentes paſſions ; & comme elles n'ont communément qu'une expreſſion pour chacune, vous aurez bien tôt compoſé vos dictionnaires ſur le modéle que je vous ai propoſé. Enſuite de ces différents dictionnaires réünis, vous en ferez un polyglotte qui

contiendra tous les differens langages des Bêtes. Par exemple, cette phraſe, " je ſens de la douleur," vous la rendrez de ſuite en langage de Chien, de Chat, de Cochon, de Pie, de Merle, &c. Le tout bien noté en bécarre & en bémol, & je vous réponds que cela fera une lecture des plus comiques.

Je plaiſante comme vous voyez. Il le faut bien. Mais que diriez vous de ma franchiſe? Je vais vous faire un aveu qui réduit preſqu'à rien tout le langage des Bêtes. C'eſt qu'il en faut abſolument retrancher tout ce qui s'appelle phraſe & conſtruction de grammaire, ſans en excepter les plus courtes. Croiriez vous bien, par exemple, que le Roſſignol le plus éloquent ne peut pas dire dans ſon langa-

ge, *j'aime*, *je ſuis bien aiſe*, *je ſens du plaiſir*. Rien n'eſt plus vrai. Toute phraſe où il entre ce qu'on appelle en grammaire premiere, ſeconde & troiſiéme perſonne *je*, *vous*, *lui*, *vous*, & tout autre pronom ſemblable, ſans compter les noms qu'on appelle collectifs, relatifs comparatifs, &c. il faut les rayer toute du dictionnaire des Bêtes. La raiſon en eſt toute ſimple c'eſt que tous ces mots expriment des idées arbitraires & métaphiſiques que les Bêtes ne ſçauroient avoir. Elles n'ont que des connoiſſances directes abſolument bornées à l'objet préſent & materiel qui frappe leurs ſens. L'Homme infiniment ſuperieur dans ſon langage comme dans ſes idées ne ſçauroit exprimer ſans com-

poſer ſon diſcours de termes perſonnels & relatifs qui en déterminent le ſens & l'application. Ceux mêmes qui parlent le plus mal une langue, comme un Allemand qui écorche le François, vous diront: *moi ſouffrir fievre*; *vous aimer vin*. Dans les Bêtes la façon de s'exprimer eſt encore beaucoup au deſſous de ce jargon, & ſi j'ai rendu leurs expreſſions par des phraſes compoſées à notre maniere, c'eſt que je ne pouvois pas les rendre autrement; car dans la vérité les Bêtes ne peuvent pour ainſi dire, exprimer que le nom des paſſions qu'elles ſentent: elles ne peuvent avoir d'autres expreſſions que celles qui répondent à celles-ci, douleur, plaiſir, crainte, colére, &c.

J'en ſuis fâché pour l'honneur

des Bêtes ; mais il faut être vrai, & je n'ai pas entrepris de leur rien attribuer de plus que ce que la nature elle même a jugé à propos de leur donner. Ne croyez pourtant pas que tout soit perdu. Car à bien prendre la chose qu'importe que les Bêtes disent une phrase personnifiée & composée à nôtre maniere, pourvû qu'elles se fassent également entendre ? Il est vrai que votre Chienne ne peut pas vous dire, *je vous aime* ; mais ce qu'elle vous dit signifie en effet qu'elle vous aime, & vous l'entendez fort bien. Que lui faut il d'avantage, & que pouvez vous desirer de plus? Cela ne revient-il pas au même? Sans doute. Ainsi ne vous découragez pas Mad..... & si vous avez du tems à perdre, mépriſez la chicanne que je viens

de vous faire, & travaillez ſerieuſement à vos dictionnaires. Que vous aurez du plaiſir quand vous ſerez devenuë aſſez habile pour converſer avec les Oiſeaux, & pour entendre tous les ſecrets de leur ménage! On ne vous verra plus que dans les bois, & le monde s'en prendra peut-être à moi de l'avoir privé d'une ſocieté auſſi aimable que la vôtre. Adieu.

FIN.

De l'Imprimerie de GISSEY.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancellier, un Manuſcrit intitulé : *Amuſement Philoſophique ſur le Langage des Bêtes.* A Paris ce premier Décembre 1738.

COURCHETET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien Amé *** Nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion d'un Livre intitulé : *Amuſement Phi-*

losophique sur le Langage des Bêtes; offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modéle, sous le contre-scel des présentes; nous lui avons permis & permettons par ces présentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit livre ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives à compter du jour de la date desdites présentes; faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression

de ce livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, les Manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancellier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chevalier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'expoſant ou ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement.

Voulons

Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'original : commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission, non obstant Clameur de Haro, Chartre Normandes & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le sixiéme jour de Février l'an de grace mil sept cent trente neuf, & de notre Regne le vingt-quatriéme. *Et plus bas.* Par le Roy en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 175. fol. 159. conformément au Reglement de 1723. Qui fait défenses, Article IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les

Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale, huit Exemplaires prescrit par l'Article 108. *du même Reglement. A Paris, le* 13. *Février* 1737.

Signé, LANGLOIS, Syndic.